

# La revue réformée

Jean BRUN : 1919-1994

Pierre COURTHIAL, <i>Jean Brun</i> .....	3
Henri BLOCHER, <i>Jean Brun : « Ecclésiaste du 20<sup>e</sup> siècle »</i> .....	5
<i>Éléments de bibliographie, Jean Brun</i> .....	10
* * *	
Harold KALLEMEYN, <i>Quel pasteur pour l'Église aujourd'hui ?</i> .....	11
Thierry et Monique JUVET, <i>Nos émotions, comment les vivre ?</i> .....	19
Léopold SCHÜMMER, <i>Le Sabbat, le dimanche : un jour pour Dieu, un jour pour l'homme</i> .....	39
Jean BOSC <i>Le Dieu de la Bible est un Dieu Trinitaire !</i> .....	53
Feed-Back <i>Auguste Lecerf</i> .....	68

# *La revue réformée*

**fondée en 1950 par Pierre Marcel**

publiée par

L'ASSOCIATION « LA REVUE RÉFORMÉE »

33, avenue Jules-Ferry, 13100 AIX-EN-PROVENCE

C.C.P. MARSEILLE 7370 39 U

## **COMITÉ DE RÉDACTION :**

R. BERGEY, P. BERTHOUD, P. COURTHIAL, J.-M. DAUMAS,  
H. KALLEMEYN, A.-G. MARTIN, J.-C. THIENPONT, et P. WELLS.

Avec la collaboration de R. BARIJIER,  
W. EDGAR, P. JONES, A. PROBST, C. ROUVIÈRE.

*Éditeur* : Paul WELLS, D.Th.

## **Abonnements 1994**

### **1<sup>o</sup> — FRANCE**

Prix normal : 160 F — Solidarité : 250 F

Pasteurs et étudiants : 85 F

Étudiants en théologie : 60 F. 2 ans : 100 F.

### **2<sup>o</sup> — ÉTRANGER**

BELGIQUE : M. le Pasteur Paulo MENDES, Place A.-Bastien, 2. 7011 Ghlin-Mons.

Compte courant postal 034-0123245-20.

Abonnement : 1.000 FB — Solidarité : 1.600 FB.

Pasteurs et étudiants : 600 FB.

ESPAGNE : M. Felipe CARMONA, Sant Pere més alt, 4 : 1<sup>o</sup> 1<sup>o</sup>, 08003 Barcelone.

Cuenta corriente postal N° 3.593.250 Barcelona.

Abono Anual : 2.500 Pesetas.

Para pastores y responsables : 1.300 Pesetas.

PAYS-BAS : Drs Jan ALLERSMA Kustweg 30/a, 9933 BD Delfzijl.

Giro 25 00 801.

Abonnements : Florins 60 — Solidarité 80 Fl.

Étudiants : Fl. 30.

SUISSE :

Compte postal : *La Revue Réformée*, Case postale 84, 1806 Saint-Légier. CCP. 10-4488-4

Abonnements : 42 CHF — Solidarité 62 CHF.

Étudiants : 25 CHF.

AUTRES PAYS :

- Règlement en FF, sur une banque en France : tarifs français + 30 FF
- Autre mode de règlement (à cause des frais divers) : tarifs français + 60 FF

Envoi « par avion » : Supplément aux tarifs ci-dessus 30 FF ou 10 CHF.

*Prix du fascicule* : 35 FF pour l'année en cours et l'année précédente.

20 FF pour les années antérieures.



**Jean BRUN**  
**1919-1994**



## JEAN BRUN

Dès avant même son inauguration, en octobre 1974 — il va y avoir bientôt vingt ans —, la Faculté de Théologie Réformée d'Aix-en-Provence eut l'honneur de recevoir l'appui et le concours fraternel de plusieurs universitaires français. Jean Brun fut l'un des plus fidèles.

De Dijon, où il était professeur de philosophie à l'Université, il n'hésitait pas à faire et refaire le voyage jusqu'à Aix, soit pour des séries de cours, soit pour des conférences, soit pour répondre sur le champ, au pied levé, à notre appel. Avec générosité. Avec le sourire. Il était des nôtres ; à fond.

Les étudiants, les professeurs, les amis se régalaient à ses cours et conférences qu'il savait émailler, pour les illustrer et rendre récréatifs, d'anecdotes et de citations savoureuses. Il donnait toujours à penser ; et, en même temps, il pouvait faire éclater de rire tant le grotesque de certains « philosophes » cotés a besoin d'être justement tourné en ridicule. La verdeur de Jean Brun pouvait parfois effaroucher et choquer tel ou tel, mais il me semble que généralement il visait juste et à bon escient.

Deux ombres immortelles ne cessaient de planer sur lui et ses discours : celle de Pascal bien sûr, et surtout celle de Kierkegaard qui lui était particulièrement chère ; vrais « philosophes », puisque la crainte révérencielle de Dieu est au commencement de la sagesse ; vrais philosophes aussi puisque, sans le jargon et la langue de bois de tant de pseudo-philosophes, ils n'ont cessé de réfléchir à la condition humaine devant Lui.

Ce qui dominait, tourmentait, pointait et pacifiait Jean Brun, c'était la parole de Dieu : Jésus-Christ et la sainte Écriture, Lui ne cessant de parler par elle qui ne cesse de parler de Lui.

L'indignaient les « marchands du Temple » qui « s'affairent aujourd'hui autour des Écritures pour les améliorer, les rectifier, les disséquer, les manipuler et les faire parler, alors qu'eux-mêmes sont incapables de se mettre à leur écoute. Pauvres idées qui finissent par joncher le sol du monde, balayées par d'autres idées qui disparaî-

tront à leur tour, idées jaillies des 'lumières' humaines »<sup>1</sup>, alors que « les Écritures nous apportent ce que personne d'autre ne saurait nous donner : la Lumière nous permettant de juger le monde et d'aimer le prochain »<sup>2</sup>. L'indignait « l'herméneutique devenant un estomac à toute épreuve, capable de digérer n'importe quoi ». L'indignait aussi « le christianisme éteint se laissant éclairer par le monde ».

C'est la lecture du *Retour de Dionysos*, en 1969, qui me fit aimer Jean Brun. Cependant, c'est la lecture, l'an dernier, de sa *Philosophie de Pascal* qui me l'a rendu plus proche encore, car s'y lit en filigrane le témoignage-testament d'un humble chrétien parvenu au terme lumineux de son voyage.

Pierre COURTHIAL

---

1. *A la recherche du paradis perdu*, (Lausanne : P.B.U.), 5.

2. *Id.*, 162.

# JEAN BRUN : « ECCLÉSIASTE DU 20<sup>e</sup> SIÈCLE »

Henri BLOCHER \*

Faire ses preuves de philosophe comme interprète des anciens grecs ; ensuite, seulement, proposer le fruit de sa méditation personnelle sur l'homme et sur notre temps ; tel est l'ordre sage suivi par Jean Brun. Il s'est acquis le droit de se faire entendre. Et quand le chrétien apprend qu'il est chrétien aussi, réformé confessant, avec quelle attente il ouvre les livres de l'Universitaire dijonnais ! Cet article présente trois des livres qui ont fait le renom de Jean Brun ; ces ouvrages n'ont en rien perdu ni de leur saveur, ni de leur actualité en 1994 : *le Retour de Dionysos* (1969)<sup>1</sup>, *la Nudité humaine*, qui porte en épigraphe Job 1,21<sup>2</sup> ; et, enfin, *les Vagabonds de l'Occident*, dans une collection curieusement intitulée « L'athéisme interroge »<sup>3</sup>.

Ce qui fascine d'abord le lecteur, c'est la prouesse verbale. Éblouissante. Les livres de Jean Brun font un feu d'artifice incessant de formules frappantes, d'images bariolées, de citations piquantes ou pathétiques. Pour dire toujours la même chose — car il va retrouver la même origine à des multitudes de mouvements — Jean Brun invente toujours des phrases nouvelles, et qui retombent toutes avec un prodigieux bonheur. On le suit comme l'équilibriste sur sa corde, on guette le faux-pas, la plate répétition : dans le même livre, jamais<sup>4</sup>. Citons un paragraphe qui ne donnera pas seulement une idée du style, mais du message :

« *Ainsi, avec ses lacérations, ses remembrements, ses ludismes et ses érostratismes, Dionysos est la personnification des*

\* Cet article du Doyen de la Faculté libre de Théologie Évangélique de Vaux-sur-Seine a été publié dans la revue *Ichthus*, n° 67 (1977).

1. *Le Retour de Dionysos*, (2<sup>e</sup> édition revue : Paris : Les Bergers et les Mages, 1976), 253 p.

2. *La Nudité humaine*, (Paris : Fayard, 1973), 229 p.

3. *Les Vagabonds de l'Occident*, (Paris : Desclée, 1976), 219 p.

4. Expression fréquente : J. Brun parle du « sabbat » pour désigner le déchainement frénétique, l'orgie ; il pense évidemment au sabbat des sorcières, mais le lecteur de la Bible associe au mot sabbat un sens tellement autre !

extases que l'homme veut se donner de lui-même. Dépister ses ruses, c'est travailler à montrer que l'idée de Transcendance ne peut véritablement naître que lorsque ont été parcourus les longs chemins de l'en-deçà, car l'expérience du Salut ne peut être découverte que grâce aux ombres qui nous la cachent mais cependant l'impliquent. Dionysos peut bien multiplier les bonds de sa danse et nous inviter à toutes les dislocations, il n'en reste pas moins que demeure l'homme qui parle, voire l'homme qui crie. Ce cri de l'homme retentit toujours devant ce à quoi il est lancé et la voix s'ouvre à toutes les dimensions où s'opèrent les renaissances de ce qui subsiste et revient. En s'éprouvant lui-même comme le mur contre lequel il bute, l'homme découvre ce à quoi il n'a pas accès mais d'où lui vient ce qui le pose et qui l'arrête »<sup>5</sup>.

L'autre prouesse, c'est la prouesse culturelle, ou prouesse de la documentation. Jean Brun semble avoir tout lu. Non seulement il sait pénétrer en quelques lignes, ou quelques pages, la pensée des grands philosophes, montrant par exemple en Hegel le Don Juan du Concept<sup>6</sup>, mais il disserte à l'aise sur l'art moderne, comme sur l'architecture égyptienne ; la publicité lui fournit un nombre incroyable d'illustrations ; il s'intéresse manifestement beaucoup aux écrits politiques ; il se rappelle les légendes et il a fréquenté les poètes ; sans doute les connaît-il par cœur, surtout Valéry et Baudelaire, dont *Le Voyage* (« Mon âme est un trois-mâts cherchant son Icarie ») a inspiré le dernier ouvrage. Auteurs-témoins souvent cités : Nietzsche avant tout, Sartre, Lévi-Strauss et Foucault, les futuristes italiens, les situationnistes, les psychédéliques américains ; dans les deux derniers livres le Zen est évoqué, et l'Orient où l'Occident va aujourd'hui « quête des épices idéologiques » comme jadis les épices culinaires. Auteurs aimés, dont l'influence transparaît : Dostoïewsky et Kierkegaard, qui ont la parole pour conclure<sup>7</sup>. Le gros travail de toutes les références ne rend jamais la lecture pesante, tant est habile le tissage du texte.

Dans les trois livres que nous considérons, la méthode est la même. Jean Brun part d'un thème existentiel et proche du symbole, dont il discerne la portée métaphysique. C'est la pulsion irrationnaliste vers le dépassement de l'ivresse, le désir du démembrément et de la fusion, que représentait Dionysos. C'est la nudité, spécificité biologique sans doute, mais surtout trait de *condition humaine*, que l'homme s'efforce en vain d'annuler. C'est la nostalgie d'un là-bas, toujours plus loin, qui fait du « voyage » un symbole privilégié de la culture, et du Juif Errant une figure universelle (« il a le mal du pays

5. *Le Retour de Dionysos*, 246.

6. *Ibid.*, 144ss ; J. Brun expose admirablement l'œuvre de Hegel : cf. son article « Hegel et la théologie » dans *Hokhma* n° 1 (1976), 1-15, et son analyse si lucide, présentée au colloque de Rome, « la Catastrophe de la sécularisation », *Archivio di Filosofia* (Roma, 1976), 383-395.

7. Signalons son texte percutant : « Actualité de Kierkegaard », *Foi et Vie*, 69<sup>e</sup> année, n° 2 (mars-avril 1970), 2-12.

sans avoir de pays »). Chaque fois, Jean Brun montre que le thème choisi caractérise notre temps, et spécialement l'esprit qui a eu sa Pentecôte en mai 68 ; il le montre essentiellement le même en des avatars très divers, et dont on ignore habituellement l'affinité ; il montre le thème omniprésent dans toute l'histoire humaine (qui demeure *eadem sed aliter*), et donc révélateur de l'être de l'homme.

Ainsi Dionysos, dieu ancien s'il en est, fait retour parmi nous ; avec beaucoup de force, Jean Brun le découvre même derrière le structuralisme ; on prenait ce dernier pour un comble du rationalisme, sec et froid, mais ses combinatoires, dans la négation du tout Sens, s'apparentent elles aussi à la danse du dieu fou. Ainsi la fuite pour échapper à la nudité n'a pas pour seule forme la confection de vêtements, et la fabrication de machines (ce survêtement) ; Jean Brun en trouve bien d'autres, en des rapprochements vertigineux (moins faciles à suivre, avouons-le, que ceux des autres livres) : la glorification du Nu, par exemple, est aussi un « avatar » du refus de la nudité. Ainsi le *pothos* (désir indéfini) d'aller toujours au-delà, a fait découvrir l'Amérique à Christophe Colomb, il anime la mystique révolutionnaire, et il se reflète jusque dans la multiplication des « centres » sportifs, hospitaliers, culturels, etc, qui font, paradoxalement, « de l'homme un être de plus en plus excentré et de plus en plus excentrique ».

Jean Brun se contente habituellement de décrire et de citer, mais il indique clairement que les trois thèmes n'en sont qu'un : dans la fureur dionysiaque comme le désir d'errance, il s'agit pour l'homme de faire éclater la cage de son moi, d'abolir les limites de l'individualité et de la nature humaine, de traverser et de renverser la barrière qui sépare le moi du non-moi, de dissoudre le sujet et d'en faire un simple lieu du flux cosmique. Or, la nudité humaine signifie à l'homme ses limites et son ineffaçable singularité : la fuir a la signification exacte que nous venons de définir. Et Jean Brun ajoute : sous toutes leurs formes, fuite et fureur sont vaines. De même que l'homme, sorti nu du sein de sa mère, nu y retournera, il doit avouer l'échec de sa transgression des bornes ; s'il veut se délier de la terre, il n'évite pas la chute d'Icare, ou, si l'on préfère, l'homme qui nie son moi ne se libère pas de son ombre ; Dionysos ne peut danser que sur le sol et c'est là qu'il retombe après avoir bondi.

Jean Brun se contente habituellement de décrire et de citer. La mise en lumière des dialectiques prestigieuses mais mortelles que consomment nos concitoyens et qui les consument, doit suffire à convaincre qui peut encore être convaincu. Le philosophe souligne seulement qu'elles laissent une seule alternative politique : *dictature ou pourriture*, la destruction politique ou la destruction morale du sujet individuel. Jean Brun écrirait-il au nom du bon sens, le bon sens qui s'exclame éœuré : voilà jusqu'où ils en arrivent ? En un sens, oui. Jean Brun pense avec bon sens, avec cette *söphrosunë*,

cette sobriété du jugement que l'apôtre Paul recommande avec tant d'insistance. Il montre aux maîtres et aux petits maîtres de la pensée contemporaine qu'il peut leur rendre des points quant à l'ampleur de la culture, l'agilité des rapprochements, l'art du langage — mais *lui* garde son sang-froid.

Pour l'instruction de ses lecteurs, Jean Brun énonce parfois ce qu'il laisse ailleurs sous-entendre, l'argument de bon sens qui perce la superbe baudruche. Il le fait davantage dans son dernier ouvrage que dans les précédents, et nous nous en réjouissons. Ainsi, il pose cette question véritablement socratique :

*... pour qui les anti-humanismes pourraient-ils avoir un sens sinon pour un être capable de se poser le problème du sens, c'est-à-dire l'homme ?<sup>8</sup>*

Il invoque le *cogito* cartésien comme « une réponse éternelle au bouddhisme Zen et à toutes les réincarnations de celui-ci »<sup>9</sup>. L'argument vaut, en effet (n'oublions pas que Descartes empruntait à saint Augustin), mais nous soulignerions que la réponse est fragile, qu'elle a besoin d'une fondation qui manque chez Descartes : je ne dis « Je pense » avec certitude qu'en réponse à Dieu qui me l'annonce par sa Parole.

Quant aux pages de Jean Brun sur les problèmes que pose la science aux philosophes, elles se savourent comme un rayon de miel<sup>10</sup>. Il perce la ruse que constitue la complication de tant de théories : « on tient le problème pour d'autant mieux résolu que l'on n'en aperçoit plus les données ». Il montre comment Kant, renvoyant dos à dos rationalisme et empirisme, a laissé entier le problème du passage entre l'esprit qui pense et la réalité qui est ; ce fut la grandeur de Kant d'avoir confessée « inconnue de nous » la racine de la solution. Il montre de même l'échec bergsonien. « Il faut bien reconnaître, conclut-il, que la vieille définition si décriée selon laquelle la vérité est une *adaequatio rei et mentis*, une adéquation des choses et de l'entendement, n'est pas aussi verbale que ce qu'on a bien voulu le prétendre ».

Si bienfaisantes que soient ces observations de Jean Brun, il ne faudrait pas s'y arrêter comme si elles livraient le sens de son œuvre : sa visée dernière, ce n'est pas l'assainissement de la philosophie. Qu'est-elle donc ? Nous la dirions ainsi : *La confession discrète de la foi*.

La confession de Jean Brun reste discrète, au point de déconcerter parfois quelques-uns de ses frères habitués à d'autres styles. Mais la confession est nette ; pour qui la perçoit, elle est forte. S'il dénonce l'illusion des agitations humaines, et les prétendus sens de

8. *Le Retour de Dionysos*, 244.

9. *Les Vagabonds de l'Occident*, 154.

10. *Ibid.*, 114-122.

l'histoire, ce n'est pas pour remâcher un pessimisme amer. Jean Brun veut faire comprendre que « l'histoire est tangente à l'éternité », vers laquelle nous sommes en marche, et qui seule donne sens. L'échec des sauvetages rend négativement témoignage au Salut, au Sauveur. La détresse de l'homme, butant contre lui-même, le renvoie à Celui qui peut le délivrer de sa véritable aliénation, et que révèle le Christ. Jean Brun a le courage d'écrire : l'homme demeure « un être qui a besoin d'être consolé », et d'évoquer la « Présence au-delà des présents ». Et ce n'est pas seulement l'échec qui est révélateur, mais la tentative même. Si nous comprenons bien, Jean Brun interprète les efforts fous d'évasion de soi comme l'expression désorientée du besoin que l'homme a de Dieu, de telle sorte qu'il répond vraiment à nos contemporains en leur parlant de la « Lumière venue d'ailleurs » et de la colombe qui viendra, comme celle de Noé, « vers le soir ».

Si Jean Brun voulait développer, nous aimerais qu'il montre davantage comment le problème de la faute, et de son poids au jugement de Dieu, se distingue du problème de la condition humaine, du besoin d'éternité. Il pourrait aussi faire ressortir, dans cette histoire qui « marque partout un Dieu perdu » — nous dirions dans le même sens : où « le Royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards » — l'œuvre conquérante de la Parole et de l'Esprit de Dieu.<sup>11</sup> Que Jean Brun, cependant, ne contraigne pas le don qu'il a reçu : il évangélise au fond à *la manière de l'Ecclésiaste*. Le plus philosophe des auteurs sacrés a dû lui aussi déconcerter certains fidèles de son temps (et pas seulement de son temps !). Comme l'Ecclésiaste, Jean Brun, sobre, lucide, constate la vanité, l'échec des entreprises humaines, et ramène la diversité des apparences à la même constante : « rien de nouveau sous le soleil ». Comme l'Ecclésiaste, Jean Brun n'entend servir aucun scepticisme suicidaire : avec discrétion, mais avec force et netteté, il rappelle : « Dieu est au ciel, et tu es sur la terre ». Ce qui implique : « approche-toi pour écouter » (la Parole), et la conclusion du discours : « Crains Dieu et observe ses commandements ».

<sup>11</sup> Jean Brun a abordé certaines de ces questions par la suite, en particulier dans *Philosophie et Christianisme*. N.d.l.r.

## JEAN BRUN

### *Éléments de bibliographie*

*Les conquêtes de l'homme et la séparation ontologique*, Paris, PUF, 1963 (épuisé).

*La main et l'esprit*, Paris, PUF, 1963 ; 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Éditions Sator/Labor et Fides, Paris, 1986.

*La main*, Paris, Éditions Delpire, 1968 (épuisé).

*Le retour de Dionysos*, 1<sup>re</sup> édition, Paris, Desclée et C<sup>ie</sup>, 1968 ; 2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée, Paris, Éditions Les Bergers et les Mages, 1973.

*La nudité humaine*, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Québec, Éditions du Beffroi, 1987, dépositaire pour l'Europe : Paris-Lausanne, L'Age d'homme.

*Les vagabonds de l'occident, l'expérience du voyage et la prison du moi*, Paris, Desclée, 1976.

*A la recherche du paradis perdu*, Lausanne, P.B.U. (épuisé).

*Les rivages du monde, des vérités muettes à la vérité qui parle*, Paris, Desclée, 1979.

*Les masques du désir*, Paris, Buchet/Chastel, 1979.

*L'homme et le langage*, Paris, PUF, 1985.

*Philosophie et Christianisme*, Québec, Éditions du Beffroi, 1988 (épuisé).

*L'Europe philosophe, 25 siècles de pensée occidentale*, Paris, Stock, 1988.

*Philosophie de l'histoire, les promesses du temps*, Paris, Stock, 1990.

*Le rêve et la machine*, Paris, La Table Ronde, 1992.

Dans la série « Que sais-je ? » (PUF), les titres sur Aristote, l'Épicurisme, le Néoplatonisme, Pascal, Platon, Les Présocratiques, Socrate et les Stoïciens.

# QUEL PASTEUR POUR L'ÉGLISE AUJOURD'HUI ?

Harold KALLEMEYN \*

On peut aborder ce sujet de diverses façons ; par exemple, à partir de la question : « Qui est qualifié pour ce ministère ? », ce qui évoque des sujets importants, tels que : l'appel intérieur et extérieur du pasteur, le rapport entre le pasteur et les autres ministres et entre son ministère et les autres ministères de l'Église, la consécration pastorale, et d'autres sujets encore.

On pourrait aussi envisager la question à partir de la formation et de la préparation nécessaires au ministère pastoral... ou encore du point de vue de la théologie biblique, ou de celui de l'histoire de l'Église.

Le sujet est vaste et complexe, car on ne peut pas répondre à la question : « Quel pasteur ? sans en clarifier une autre : « Quelle Eglise ? ». Une question qui, dans la tradition protestante-évangélique, débouche sur des courants et des convictions parfois fort divers.

Je me propose d'apporter quelques éléments de réponse à notre question « Quel pasteur pour l'Église aujourd'hui ? » en portant un regard sur la *pratique* du ministère pastoral. Je répondrai, dans un premier temps, à la question : « Quelle est la pratique pastorale « de base », celle qui est assez communément reconnue dans la plupart des communautés ecclésiales que nous représentons ? » ; ou autrement dit, « Que peut-on attendre du pasteur ? »

Dans un deuxième temps, j'évoquerai ce qui me semble être les écueils à éviter dans l'exercice de ce ministère.

## I - « QUE PEUT-ON ATTENDRE DU PASTEUR ? »

Au moins trois *services* :

1. Premièrement, une prédication qui transmet avec fidélité, énergie et pertinence le message biblique à ses auditeurs.

\* Texte préparé en vue d'un débat au « Centre Évangélique » à Lognes en 1993.

2. Ensuite, un accompagnement personnel et spirituel. Cette intervention personnelle se manifeste, en dehors de la prière, par des « visites pastorales » et par des rencontres dans d'autres contextes. Cet accompagnement a pour finalité l'édification de la foi du fidèle. Dans cet accompagnement, le pasteur agit en tant que consolateur, célébrant, guide et agent de la réconciliation.

3. Enfin, la formation et la coordination au sein de la paroisse.

Je réunis ces deux services, car la formation chrétienne implique en même temps, et nécessairement, la participation active des « fidèles en formation » à la vie et au ministère de la communauté. Puisque les deux mouvements de « formation » et d'« implication » s'opèrent en même temps dans la vie de la paroisse, les formateurs auront aussi bien la responsabilité de former que de coordonner les divers engagements des « fidèles en formation » pour que la communauté reste un lieu de croissance *harmonieuse*.

J'associe la *formation* et la *coordination* pour une autre raison. Le pasteur est aussi appelé, avec d'autres dans la paroisse, à formuler et à nourrir ce qu'on peut appeler la « vision » possible de leur avenir commun. Cette « vision », orientée par la prospective ultime de la cité céleste, concerne l'avenir proche de la communauté. Il s'agit, pour le pasteur, de clarifier, de focaliser et de coordonner les différentes aspirations et intentions présentes dans la communauté comme aussi d'agir pour leur réforme et leur renouvellement constants. Ces intentions se concrétisent par la mise en pratique des *dons* des fidèles.

Le formateur s'associe nécessairement au ministère de coordination dans la vie de la paroisse, car son travail de formation fait surgir une présence et une implication nouvelles du « formé » dans la vie de la paroisse et, en même temps, crée une vision renouvelée de l'*avenir possible* de la communauté par le déploiement harmonieux de tous les dons qui y sont représentés.

## II - LA PRATIQUE PASTORALE : DÉFIS

Chacun de ces services suscitent des défis particuliers pour le pasteur aujourd'hui. J'aimerais souligner au moins une difficulté en rapport avec chacune des trois dimensions de la fonction pastorale.

### A. *Quel pasteur-prédicateur pour l'Église aujourd'hui ?*

Il me semble que le premier défi est d'ordre *théologique*. Le service de la prédication nécessite, avant tout, la maîtrise d'une théologie biblique qui permette au prédicateur (i) de cerner le message présent dans le texte biblique de sa prédication en le situant

dans le contexte de l'histoire du salut, et (ii) de communiquer ce message aux auditeurs dans leur propre contexte de vie.

Dans nos milieux protestants et évangéliques, il est généralement entendu que les Facultés de théologie et les Instituts bibliques contribuent à l'*acquisition* de cette théologie biblique par les candidats au ministère pastoral. Mais je constate qu'il peut exister chez le candidat au ministère une différence entre « avoir une théologie », c'est-à-dire *adhérer* à l'une ou à l'autre tradition théologique, et *avoir la capacité de rendre opérationnelle* cette théologie en la pratiquant. Il y a là toute la différence entre l'*acquisition* d'une connaissance et sa *mise en pratique*. *Adhérer* à une théologie n'implique pas nécessairement la capacité de *s'en servir comme instrument directeur* dans sa prédication ou dans d'autres formes d'intervention pastorale.

Parfois, le candidat au ministère pastoral n'a pas eu suffisamment d'entraînement dans la réflexion en ce qui concerne la mise en pratique de sa théologie ; autrement dit, il ne s'est pas assez exercé à discerner le rapport entre sa théologie et ce qu'il fait dans la paroisse. Quand un tel entraînement lui manque, il peut être tenté de considérer cette pratique de la réflexion théologique comme un luxe facultatif.

Si le pasteur, devant les nombreux problèmes auxquels il a à faire face, réagit instinctivement sans prendre le temps d'une réflexion théologique pour les résoudre, il court deux risques :

— Premièrement, celui d'ignorer le rapport qui peut exister entre le problème tel qu'il se présente et d'autres problèmes, ceux-là plus profonds, peut-être moins évidents, mais tout aussi *symptomatiques* ;

— Deuxièmement, celui de ne pas discerner le rapport qui existe entre l'ensemble des problèmes (certains ressentis, d'autres plutôt cachés) et le message de la bonne nouvelle.

Et si le pasteur-prédicateur n'a pas cultivé l'habitude de réfléchir théologiquement sur sa propre pratique du ministère, il se trouvera plutôt mal placé pour prêcher et aider ses auditeurs à discerner, dans son message, le rapport entre le message du salut, formulé par une théologie biblique et leur propre pratique de la foi.

Quel pasteur-prédicateur pour aujourd'hui ? Il faut un pasteur qui sache discerner suffisamment le rapport existant entre sa théologie biblique et la pratique de la foi afin de ne pas être tenté par ce « pragmatisme » rampant de notre société en quête de solutions « fast » à ses problèmes profonds et amples. Si le pasteur ne s'efforce pas d'expliquer et de rendre opérationnelle (d'appliquer) la théologie biblique, dimanche après dimanche, pendant la prédication, s'il offre, en échange, de simples exhortations, du moralisme ou des « pieuseries » (aussi populaires soient-elles), à qui le peuple

de Dieu ira-t-il pour entendre des paroles profondes capables d'édifier une foi durable ?

(Note : il existe le danger de confondre « l'acquisition » d'une théologie avec la capacité de la mettre en pratique dans le contexte exigeant du ministère pastoral. Il existe aussi le danger créé par ce qu'on peut appeler le « pluralisme idéologique » qui prétend que toutes les théologies ont la même valeur et que l'Église doit reconnaître la valeur de toutes. C'est une invitation à la médiocrité et à une pratique pastorale très peu rigoureuse).

### *B. Quel pasteur-accompagnateur pour l'Église aujourd'hui ?*

Dans notre société, on accorde une place importante aux nouvelles présentées par les journalistes (N'appelle-t-on pas les nouvelles télévisées du soir, « la grande messe de 20 h » ?). On a tellement l'habitude de fixer son attention sur ce que les journalistes présentent qu'on peut avoir l'impression que la valeur d'un événement ou d'un phénomène dépend de sa valeur médiatique de son caractère inédit ou sensationnel. La nouvelle est intéressante, car extraordinaire.

La vie ordinaire, quotidienne est, aux yeux du journaliste, banale, sans importance, indigne de son attention et de celle de sa caméra.

Mais le pasteur n'est pas un journaliste.

Il s'efforce de résister à la tentation d'adopter des attitudes et de construire son emploi du temps en fonction de « l'événement ». Quel événement ? Celui qu'il peut créer lui-même autour de telle ou telle activité publique de l'Église ? Celui qui est fait des problèmes et des crises d'ordre personnelle ou institutionnel auxquels il consacre toute son énergie ?

Certes, le pasteur est appelé à s'engager dans des situations de crises, à accompagner ceux qui vivent des crises et à régler des problèmes dans l'Église qu'il sert.

Mais, il est aussi appelé à délaisser certaines responsabilités et les problèmes correspondants et à les confier à d'autres, comme les apôtres en Actes 6.

Il me semble que le signe « par excellence » du ministère « non événementiel » auquel le pasteur est appelé est ce que j'appellerai la visite pastorale « non-sollicitée », c'est-à-dire celle qui est initiée par le pasteur et qui n'a pas pour objectif la résolution d'un problème particulier. Il s'agit d'une visite réellement « gratuite ».

Le pasteur doit, évidemment, rester disponible pour les divers appels à l'aide. Mais il doit aussi prendre l'initiative d'aborder des problèmes particuliers qui surgissent chez ses paroissiens. A mon sens, l'activité qui définit le mieux sa vocation pastorale est celle qui

consiste à prendre l'initiative afin d'encourager ceux qu'il sert dans leur pèlerinage vers la Cité céleste. Une telle visite est offerte par le pasteur pour permettre au fidèle de rendre compte de la fidélité de Dieu à son égard et de son cheminement (avec ses luttes) dans la foi.

Dans le meilleur des cas, lors de la visite « non-sollicitée », le pasteur parle moins que le fidèle. Il écoute avec attention. Et quand il répond au fidèle, c'est, avant tout, pour montrer toute l'importance du témoignage que ce dernier a rendu de sa foi.

Quel pasteur-accompagnateur pour l'Église aujourd'hui ? Celui qui accorde une place de choix à l'art et à la discipline de l'accompagnement spirituel. Celui qui résiste à la tentation de focaliser son attention sur le sensationnel, mais qui est capable d'investir son énergie afin de discerner le cheminement de foi dans la vie ordinaire et de mettre en évidence la valeur d'une telle vie « extraordinaire » dirigée par la foi.

### *C. Quel pasteur-formateur et coordinateur pour l'Église aujourd'hui ?*

De quelle manière peut-on envisager ce ministère de formation et de coordination ? Je propose d'éclairer ce double service en recourant à une analogie avec les orchestres musicaux.

Il existe des orchestres de musique classique qui donnent des concerts, les musiciens suivant la partition qui correspond au programme préétabli.

Il existe aussi des orchestres de jazz où les musiciens sont priés d'*improviser* en partie. Le chef d'orchestre « lance le mouvement » d'un morceau connu par les musiciens, mais il ne sait pas exactement, à l'avance, où ce mouvement sera mené par chacun des solistes qui improvise sur le thème proposé. Le soliste lui-même ne le sait pas toujours ! Mais quand son tour arrive, il se lève et l'orchestre le suit. A ce moment-là, le chef d'orchestre doit s'assurer que tous les instruments suivent l'improvisation du soliste et l'*accompagnement*.

Le ministère du pasteur ressemble à ce chef d'orchestre de jazz. Il est appelé (avec d'autres dans la paroisse) à prendre des initiatives en rapport avec la vie de la communauté. En même temps, il travaille à la formation des membres de l'Église. Cette formation suscite chez les fidèles des connaissances, des compétences, des talents, des dons, parfois attendus, parfois inattendus ! A ce moment-là, devant le surgissement de l'inattendu, la vocation du pasteur ressemble à celle du chef d'orchestre de jazz : il encourage le fidèle à suivre le mouvement de l'Esprit.

Ce mouvement doit correspondre au mouvement de la tradition

dans laquelle il se trouve tout comme le soliste de jazz improvise à partir de la mélodie de base proposée. Il doit plus particulièrement intégrer les dons découverts et les encourager chez ceux qui les ont reçus. Quand ces « nouveaux dons » s'exercent dans la vie de la paroisse, il revient au pasteur d'inviter les autres fidèles à reconnaître ce don « nouveau » — parfois étonnant — afin d'en bénéficier et de soutenir celui qui le met en pratique.

L'analogie avec l'orchestre de jazz est évidemment simpliste au regard de la complexité de l'œuvre de l'Esprit dans la vie de la communauté. Elle est utile, je crois, dans la mesure où elle met en évidence deux qualités requises de la part du pasteur et qu'il peut vivre comme une tension parfois douloureuse.

Le pasteur qui exerce le ministère de coordination est appelé à planifier et à préparer, avec d'autres, l'avenir de la communauté. Une des marques de sa maturité est la *prévoyance*. Il ne fait pas les choses à l'improviste. Il prépare, avec discipline, sa prédication, son intervention au culte, ses études bibliques, ses interventions pastorales.

Mais, avant tout, il se prépare à être surpris par l'inattendu, l'imprévisible. Car la parole qu'il porte n'est pas la sienne. Et les effets de l'écoute de cette Parole, sous l'action de l'Esprit, restent *imprévisibles*.

Or, si l'on peut apprécier le charme de l'improvisation « réglée » d'un orchestre de jazz, à combien plus forte raison doit-on se réjouir quand le peuple de Dieu est surpris par ce qui se produit au milieu de lui. C'est pourquoi le pasteur se réjouit à l'avance de savoir que tout ne se passera pas comme prévu !

Je remarque, cependant, que cette tension féconde et nécessaire entre la *prévoyance* et l'*improvisation* exige une qualité pratique qui, pour certains pasteurs, est difficile à acquérir. Les étudiants en théologie, en particulier, qui ont accepté la discipline académique de la Faculté, peuvent avoir l'impression que la pratique pastorale sera aussi prévisible que l'année académique avec sa succession planifiée de cours, de devoirs et d'examens.

#### D. *En résumé*

Ce pasteur est celui par qui le peuple de Dieu est *nourri*, *accompagné*, *formé* et *confirmé* dans la pratique de ses dons ; celui par qui le fidèle est rendu capable de s'attacher encore plus à l'auteur de tout don, son Pasteur véritable.

### III. - LA PRATIQUE PASTORALE : DIFFICULTÉS

Voici quelques causes de lassitude dans l'exercice du ministère pastoral :

#### 1. *Un emploi du temps mal géré*

Le pasteur peut essayer de faire trop de choses, de vivre avec l'impression permanente : « J'ai trop à faire, je suis toujours débordé ».

Il lui est nécessaire d'aménager des périodes de temps sabbatiques et restaurateurs dans la semaine et dans l'année. Qui peut prétendre ne pas avoir besoin d'une journée de congé hebdomadaire ? Qui n'a pas besoin de bénéficier, en plus des vacances, de retraites régulières à l'écart de toute responsabilité pastorale ?

Le pasteur, par son exemple, montre l'importance du sabbat. En quittant son travail, même s'il n'est pas complètement terminé, il affirme que le résultat de son ministère ne dépend pas tant de la contribution qu'il y apporte que de l'œuvre de l'Esprit de Dieu qui agit même quand le pasteur se repose. Quand le pasteur laisse son travail-même inachevé — il témoigne de la conviction que seul Dieu peut mener à bien les projets de son ministère, qui ne sont, en fin de compte, rien d'autre qu'une partie du projet de Dieu.

#### 2. *Des tensions persistantes entre le pasteur et l'institution qui l'emploie*

Ces tensions se produisent s'il n'y a guère d'accord entre ce que l'institution attend de son pasteur et le ministère auquel ce dernier se sent appelé.

Une autre tension se produit si l'institution néglige la pratique de l'évaluation régulière de ceux qu'elle emploie. L'évaluation permet de clarifier les attentes concernant le rapport entre le pasteur et l'institution, de se réjouir du ministère accompli par le pasteur et de mettre en évidence des lacunes à combler et des problèmes à résoudre.

#### 3. *La solitude*

Le pasteur sait qu'il est souvent plus facile d'agir seul dans son ministère que de solliciter la participation des autres pour un ministère commun. C'est plus facile pour lui-même, car il est souvent le mieux formé de la paroisse. C'est aussi plus facile pour les fidèles, car leur participation dans les divers ministères peut engendrer des discussions et même des conflits qui empêchent d'avancer. Mais ce style de ministère produit aussi une intense solitude.

Si le pasteur décide d'entreprendre certains aspects de son ministère avec d'autres fidèles (et cela aussi bien dans la planification et l'évaluation du ministère que dans la simple exécution des tâches déléguées. Par exemple, dans le service de la liturgie ou le projet catéchétique) il s'impose à lui-même :

- d'accompagner autrui dans le développement de leur propre ministère ;
- d'anticiper des processus de résolution de désaccords au sein des équipes constituées ;
- d'accorder le temps et les efforts nécessaires pour que ces ministères en équipe contribuent à l'avancement du Royaume.

Un tel style de ministère aide le pasteur à surmonter le sentiment de solitude qui, très naturellement, le guette.

## DEUX BROCHURES DES ÉDITIONS KERYGMA

### ■ *Épreuves, souffrances, douleur, pourquoi ?*

Que fait Dieu dans les moments sombres de la vie ? Est-il absent, silencieux, lointain ? Que veut-il pour nous ? Peut-on attendre des encouragements de sa part ?

Tout le monde redoute de devoir souffrir. Pourtant le fait d'être chrétien peut, sans en atténuer le caractère révoltant, transformer la souffrance en une occasion de vivre en manifestant la grâce de Dieu.

Dans cette brochure, John J. Murray, pasteur de l'Église Presbytérienne Libre d'Écosse (paroisse de St. Columba à Édimbourg), durement éprouvé avec sa femme par la perte d'un enfant, expose comment les moments difficiles de l'existence peuvent devenir positifs pour le chrétien.

### ■ *Le Saint-Esprit : Aujourd'hui comme hier*

Depuis quelque temps déjà, on observe un regain d'intérêt pour la personne et l'œuvre du Saint-Esprit.

Comment parler du Saint-Esprit ? Le connaître ? Discerner sa présence dans nos vies ?

L'objet de cette brochure est d'aider une réflexion personnelle à partir d'une approche tout à la fois biblique, historique, théologique et pratique.

Alain-Georges Martin, professeur de Nouveau Testament à la Faculté Libre de Théologie Réformée d'Aix-en-Provence, montre ainsi que le Saint-Esprit, témoin du Christ vivant, est à l'œuvre aujourd'hui comme hier.

**Prix : 20 F chacune (25 F franco), ou les 2 ensemble, 35 F (40 F franco)**

**CCP : Marseille 2820 74 S**

# NOS ÉMOTIONS, COMMENT LES VIVRE ?

Thierry et Monique JUVET \*

L'incapacité marquée par beaucoup de personnes de notre monde occidental à exprimer des émotions constitue un handicap. En effet, tout comme l'unijambiste qui ne peut courir doit développer d'autres possibilités pour suppléer à son handicap face à un danger, celui qui, par exemple, ne sait pas pleurer quand il est triste, exprimer sa colère ou sa peur, doit trouver d'autres chemins pour vivre une situation de deuil. On peut même affirmer, pour poursuivre la comparaison, que tout comme le danger qui menace l'unijambiste peut aller jusqu'à menacer sa vie, le handicapé des émotions peut mettre sa vie en danger en cas d'incapacité à intégrer et vivre une situation de deuil (suicide, décompression mentale etc.).

Sans aller si loin, les praticiens de la cure d'âme savent que l'expression d'une émotion permet souvent de franchir une étape dans le cheminement et ouvre, alors, de nouvelles perspectives. C'est déjà, à ce stade de la réflexion qu'il faut introduire la notion d'*émotion appropriée*. En effet, l'émotion est une réponse de la personne à une situation vécue ; cette réponse est dotée d'une efficacité de surmonter, traverser ou intégrer la situation.

Dès ses premiers jours, l'enfant expérimente ses émotions ; il peut le faire de différentes façons qui risquent de l'amener à « décider » que telle ou telle émotion est dangereuse pour lui, en fonction des réactions de son entourage lorsqu'il la manifeste. Dès lors, il a le choix entre deux possibilités :

- le *détachement*, qui est une protection pour ne plus sentir. Suite à un événement ou une répétition d'événements dououreux, l'enfant a pu décider de ne plus ressentir telle émotion qui le met en contact avec sa douleur ;

\* Le pasteur et M<sup>me</sup> Juvet exercent leur ministère dans l'Église Évangélique Réformée du Canton de Vaud à Mont-sur-Lausanne.

– le *recouvrement*, qui consiste à remplacer une émotion interdite par une autre, moins dangereuse, moins douloureuse ou simplement permise.

On peut se demander d'ailleurs si la notion biblique de paix, à *vivre ici-bas dans notre monde qui n'est pas encore le Royaume*, ne repose pas, entre autres bien sûr, sur cette capacité que Dieu donne aux humains de réagir intérieurement face au monde qui les entoure. En ce sens, les émotions sont comme une interface, une façon d'être reliée aussi bien aux circonstances qu'aux personnes. Un des facteurs importants de la paix consiste donc à vivre les émotions appropriées à la bonne situation. Le recouvrement ou le détachement, eux, n'apportent aucun soulagement, aucune solution et donc aucune paix durable.

## I - VÉRITÉ ET AUTHENTICITÉ

Dieu, dans sa grâce, nous a créés non seulement avec la capacité de penser ou de vouloir, mais aussi avec la capacité de ressentir. Nous sommes enseignés, dans nos Églises, à utiliser notre force, notre parole, notre volonté etc. pour Sa gloire et pour l'avancement de Son Règne ; il doit en aller de même pour nos émotions.

Au cœur de l'Évangile réside la notion de vérité, non plus comme un concept philosophique, mais comme un vécu qui a son origine dans la personne de Jésus : *Je suis la Vérité...* dit-il. Ce mot de vérité mérite que l'on s'y arrête un peu.

Se donner la permission de *vivre* les émotions appropriées (et non de les étouffer ou de les recouvrir) rend participant de la vérité dans nos vies. Nous ne nous cachons plus, ni aux autres, ni à nous-mêmes et nous vivons pleinement notre état de créatures dotées, entre autres, d'émotions : il s'agit de vivre l'authenticité, le rassemblement (*symbole*) contre le déchirement (*diabole*).

## II - LE PÉCHÉ

Dans une compréhension désincarnée de la conversion, souvent sous-tendue par une vision dualiste du monde et de l'homme, ce qui vient de l'homme doit être éliminé au profit de ce qui vient de Dieu. En termes plus théologiques, la rédemption et toute la vision du Royaume qui vient prennent le pas sur la création destinée à disparaître dans l'accomplissement du salut. Je ne nie pas que l'espérance chrétienne est fondamentalement tournée vers le Royaume qui vient, mais il ne faut pas confondre les temps et les moments : aujourd'hui, nous sommes dans un temps où la création a

toute son importance ; elle est de Dieu et le salut procède d'une mise au large *en son cœur*.

En cure d'âme, cette mauvaise séparation entre ce qui est de la création et ce qui est de la rédemption a souvent conduit à tenter de contrer les émotions par une spiritualité triomphaliste : « ne regarde pas à toi-même, mais à Dieu qui est vainqueur ». Certes, il est important d'apprendre à regarder à Dieu, mais encore faut-il que la personne, dans son intégrité de créature, en soit capable. L'expression d'une émotion fonctionnelle ouvre souvent le regard de la créature vers son Créateur.

Dans la suite de ce travail, nous allons considérer les quatre émotions reconnues par beaucoup comme de base : colère, tristesse, peur et joie. Nous le ferons aussi avec l'aide de la Bible pour essayer de comprendre la pensée de Dieu à leur sujet. En ce qui concerne les autres (nombreuses) émotions, nous invitons nos lecteurs à les considérer comme des compositions de ces quatre émotions de base ; par exemple, la honte est un composé de joie et de peur, la jalousie un mélange de peur et de colère. On peut ainsi essayer de trouver la « recette » des diverses expressions émitives du langage.

### III - LA COLÈRE

Chacun d'entre nous a un rapport à la colère. Que ce soit comme enfant ou comme adulte, nous l'avons expérimentée avec les réactions de notre entourage. Certains expérimentent que la colère leur permet d'obtenir ce qu'ils désirent ; d'autres, au contraire, ont perçu que la colère était dangereuse pour eux ; ils l'ont exprimée et se sont fait punir sévèrement pour cela.

Notre histoire en rapport à la colère remonte à nos tout premiers jours ; alors que, nourrissons, nous avons exprimé nos besoins fondamentaux insatisfaits, nous sommes passés petit à petit des pleurs aux cris, puis à la rage. Là aussi les expériences de réponses sont diverses : si quelqu'un venait et nous étions satisfaits ; si personne ne venait, le sentiment d'abandon pouvait prendre place en nous, associé souvent à la peur ou à la tristesse. De ces expériences ont pu naître, déjà à ce moment-là, des décisions, comme par exemple, celle de ne plus exprimer ce sentiment, ou même de ne plus le ressentir.

#### i) *Bible et colère*

La colère est une émotion bibliquement controversée. Dans le monde chrétien, elle est certainement celle que l'on regarde avec le plus de méfiance. Nous trouvons des traces de cette méfiance dans

les nombreux textes qui mettent en garde ou qui interdisent la colère<sup>1</sup>.

Mais la controverse est plus subtile. En Marc 3:1 à 6, et plus particulièrement au verset 5, la colère de Jésus face à l'attitude de ceux qui l'entourent est explicite. Dans les textes parallèles de Matthieu et de Luc<sup>2</sup>, la colère n'est pas mentionnée. Matthieu l'occulte simplement, alors que Luc indique bien une fureur, mais il s'agit de celle des scribes et des pharisiens.

Plus subtilement encore et au sein même de l'évangile de Marc<sup>3</sup>, une lecture de l'appareil critique nous montre que 4 manuscrits, dont un est important, mentionnent la colère de Jésus. Le texte retenu parle de la compassion, ce qui, à première vue, sied mieux au Seigneur.

### *Colère de Dieu*

Les colères de Dieu sont impressionnantes en nombre et en force<sup>4</sup>. Ces colères sont souvent liées au jugement dernier, à l'infidélité du peuple ; elles sont présentées comme menaces si le peuple n'obéit pas, elles se manifestent par de terribles punitions.

### *Enseignement de Jésus*

A plusieurs reprises, Jésus dit que la colère permet la mise en mouvement face à une situation injuste.

... son maître en colère le livra au bourreau jusqu'à ce qu'il ait payé tout ce qu'il devait (Matthieu 18:34)

Le roi fut en colère, il envoya ses troupes, fit périr les meurtriers et brûla leur ville (Matthieu 22:7)

Alors le maître de la maison fut en colère et dit à son serviteur : va vite sur les places et dans les rues de la ville et amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux (Luc 14:21).

Ainsi, que ce soit de façon expéditive ou acceptable, la colère met en mouvement pour rétablir une justice.

### *ii) A quoi sert la colère ?*

Si, pour Jésus, la colère a toujours pour but la restauration de la justice en faveur des autres ou encore la restauration de l'honneur de Dieu, qu'en est-il pour nous, pécheurs ?

1. Mt 5:22 ; Ep 4:31 ; Col 3:8 ; 1 Tm 2:8 ; Jc 1:19 etc.

2. Mt 12:9-14 et Lc 6:6-11.

3. Mc 1:41.

4. Plus de 60 occurrences. En voici quelques-unes : Ex 4:14 ; Nb 16:46 ; Dt 9:19 ; Jos 7:26 ; Ps 6:2 ; Ps 30:6 ; Es 5:25 ; Rm 1:18.

### *Dernier lien*

Etre fâché contre quelqu'un et le lui dire, c'est encore une manière d'être en relation avec lui. Il est des circonstances, où les liens semblent devoir se briser de façon définitive ; par exemple, lorsque l'amertume s'installe. La verbalisation de la colère permet de lutter contre l'amertume, de rester en lien et de dépasser la situation de conflit. Devant un deuil par exemple, bien des personnes sont en colère contre Dieu, mais préfèrent n'en rien dire et se couper de Lui : « je ne peux pas accepter un Dieu qui permet de telles choses », disent-elles.

### *Mettre une distance*

A l'inverse, la colère permet de maintenir une distance lorsqu'il y a risque de se faire envahir dans son lieu, dans ses opinions, dans sa capacité de choix.

### *Rétablissement la pensée et mettre en action*

La colère permet une mise en action pour rétablir la justice, à condition qu'elle soit bien gérée, c'est-à-dire pensée et exprimée<sup>5</sup>. L'expression d'une émotion permet de rétablir la pensée ; cela est particulièrement vrai pour la colère qui, si elle reste intérieure, bloque la capacité de prendre du recul face à une situation injuste.

### *Le Pardon* <sup>6</sup>

Dans la vie chrétienne, le pardon est un acte des plus importants. Souvent, on pardonne, mais on n'oublie pas. Ne pas oublier, c'est encore retenir quelque chose : cette tension que je garde quelque part dans mon ventre et qui est réactivée quand je repense à la situation, ou plus pernicieusement, quand je revis une situation analogue.

« Pardonner, c'est remettre la dette, laisser aller, laisser partir. Et c'est précisément en exprimant colère et pleurs que je peux faire ce mouvement. Tant que, par moralisme mal compris ou par éducation, je ne m'autorise pas l'expression de ce qui est au fond de moi, je continue à retenir... à garder la main fermée en forme de poing. A ce moment-là, je n'oublie pas... je ne peux pas oublier ! »<sup>7</sup>

Le rétablissement de la justice de Dieu pour moi passe par l'expression de l'injustice que je ressens. David, qui parle à Dieu de ses ennemis et de ce qu'il subit, l'a bien compris. Parfois, nous avons

5. Mais attention, il ne faut pas confondre justice des hommes et justice de Dieu, comme nous le verrons plus loin.

6. Inspiré par Jean-François Noble, *Le Messager de l'Aumônerie* (2:1989), 4.

7. J.-F. Noble, *op. cit.*

besoin de quelqu'un pour l'exprimer (ce qui nous ramène à la notion de confession). La consolation et l'affirmation de la justice sont nécessaires alors, afin d'obtenir l'assurance d'être reçus et compris par celui qui nous écoute et qui nous conduit en présence de Dieu. Voilà qui peut préparer le terrain pour un pardon en profondeur.

### iii) *Les risques de la colère*

#### *Dans son expression*

Le risque majeur, comme nous allons le voir plus loin, est de céder à la violence, c'est-à-dire de pécher. Mais il y a d'autres risques : faire de la colère un mode de chantage sur l'autre en jouant sur sa peur, ou encore exprimer sa colère en se coupant de toute pensée. En effet, exprimer une émotion doit pouvoir conduire à une reprise cognitive de ce qui se passe. Sinon, la « décharge » émotionnelle procure un mieux-être de courte durée qui appelle une autre décharge, et ainsi de suite.

#### *La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu*

Jacques 1:19-20 est très clair à ce sujet. Un des risques importants est de confondre l'expression de la colère de l'homme et la justice de Dieu, et ceci sur deux niveaux :

*Oeil pour œil, dent pour dent* peut être le fruit de la colère : nous comprenons bien que la justice de Dieu passe par un autre chemin ;

L'autre risque, plus subtil, consiste à croire qu'une expression bien gérée de la colère remplace l'établissement de la justice de Dieu. Elle n'est qu'une préparation du terreau humain (pleinement humain) pour que cette justice puisse triompher (cf. pardon).

#### *Dans sa retenue*

La colère contenue peut engendrer des somatisations dont les plus importantes se situent au niveau des viscères (ulcères), dans le dos (« j'en ai plein le dos ») et dans les grands muscles des bras et des jambes. Une colère contenue amène la personne à se poser en victime ; ainsi elle est empêchée de trouver des solutions appropriées à la situation. Nous l'avons déjà dit, une colère non exprimée peut dégénérer en amertume, fiel empoisonné qui rend la vie difficile, à la fois pour la personne elle-même et pour son entourage.

### iv) *Colère et péché : « résistez au diable ! »*

La colère est donc une émotion ambivalente, à la fois nécessaire et dangereuse si elle est mal exprimée. Comme Dieu nous a dotés de

la capacité de nous mettre en colère, où réside donc le secret de la colère bien gérée ? Deux textes nous aident à comprendre :

Frémissez et ne péchez pas, parlez en vos cœurs sur votre couche puis taisez-vous (Ps 4:5).

Le verbe « frémissez » exprime bien l'idée d'indignation, de colère provoquée par une situation d'injustice ; il peut aussi exprimer la crainte.

Mettez-vous en colère, mais ne péchez pas ; que le soleil ne se couche pas sur ce qui a provoqué votre colère ; ne donnez pas accès au diable (Éphésiens 4:26-27).

Ici, l'impératif du verbe est peu souvent respecté dans nos traductions classiques qui préfèrent : *si vous vous mettez en colère, ne péchez pas*. Cette interprétation connote négativement l'expression de la colère qui devient une sorte d'accident à éviter ; mais si par malheur cela devait vous arriver, alors, *au moins*, ne péchez pas. Ne laissez pas le soleil se coucher sur votre colère afin de ne pas laisser prise au diable. Une telle lecture induit en erreur sur les vrais dangers.

Dans aucun de ces deux versets, il n'y a une interdiction, même cachée, de se mettre en colère. Simplement, la mention de la colère est accompagnée de l'ordre clair de ne pas pécher. Il s'agit donc de rester maître de sa personne, ce qui rejoint ce que nous disions plus haut au sujet de *la nécessité de rétablir la pensée même dans sa colère*. Ces versets encouragent, ensuite, à travailler cette colère, à ne pas laisser le soleil se coucher sur ce qui a provoqué la colère, sur sa cause, sur son apparition. Il ne s'agit pas de ruminer contre l'autre, de laisser monter l'amertume, mais bien de se parler à soi-même, c'est-à-dire de chercher à comprendre le « pourquoi en moi » de cette colère, et ceci avant le coucher du soleil, avant que la lumière ne cesse (et que le sommeil avec son monde de rêve ne nous envahisse). Le Psalme dit « taisez-vous » après avoir parlé sur sa couche, en son cœur. Il s'agit de régler les choses en nous, une fois pour toutes.

La colère s'accompagne donc d'un travail sur soi et d'une réconciliation, ou d'une mise en mouvement positive à partir de son expression. C'est ainsi que nous ne donnerons pas accès au diable.

#### IV - LA TRISTESSE

Parfois, certaines émotions interdites dans leur expression par notre éducation sont remplacées par d'autres expressions. Il n'est pas rare, par exemple, que la colère soit remplacée par des pleurs. D'où l'importance de savoir identifier l'émotion qui nous agite, afin de pouvoir y donner la bonne réponse. Inutile de consoler quelqu'un qui pleure pour dissimuler une autre émotion ; cette personne ne

peut pas recevoir la bonne réponse qui va lui permettre d'intégrer réellement la situation. Certaines personnes paraissent inconsolables ; visites après visites, elles nous racontent toujours les mêmes malheurs, demandant à être consolées. Cette attitude est souvent l'indice que la tristesse recouvre une autre émotion interdite ou douloureuse.

### i) *Utilité, expression et risques*

La tristesse est le moyen de se séparer, de dire au revoir à celui qui nous quitte : elle est une sorte de purification. Cette émotion prend sa source dans le bassin (pelvis), puis remonte au plexus (nœud à l'estomac), atteint la gorge (boule dans la gorge) et se décharge par des larmes au niveau des yeux et par des sanglots qui peuvent agiter tout le corps en des mouvements spasmodiques.

Non exprimée ou exprimée dans la solitude, la tristesse peut orienter vers le collapsus, la pitié de soi ou la coupure d'avec la réalité. Vivre dans un monde de fantasmes et rester dedans, sans force, peut être le fruit de la non-reconnaissance ou non-expression de cette émotion. La tristesse, pour pouvoir être intégrée, a besoin de couler, d'être racontée en présence de quelqu'un qui comprend.

Si elle est recouvrement, de la colère par exemple, il y a risque de ne pas pouvoir faire le deuil d'une relation ou d'une situation et donc, d'être bloqué face à un nouvel attachement ou à la recherche d'une nouvelle situation.

### ii) *Deux attitudes possibles devant une perte : Marthe et Marie<sup>8</sup>*

Les deux sœurs abordent Jésus avec la même phrase : « Si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort ». Mais la rencontre avec Jésus se passe à un niveau différent pour les deux sœurs.

Marthe rencontre Jésus au travers de son savoir à son sujet, savoir qui lui permet, sinon de vivre son chagrin, du moins de le surmonter. Marthe, en effet, ne pleure pas, selon le texte biblique, mais elle entre dans un dialogue avec Jésus par un « je sais ». Sa foi repose sur un savoir « catéchétique ». Quand Jésus lui propose l'espoir de la résurrection, elle revient encore avec un « je sais » de ce type. C'est comme si sa foi, appuyée sur son savoir, lui interdisait d'entrer dans la douleur du moment présent : « femme courageuse » dirions-nous aujourd'hui. Et quand Jésus change de registre pour la mettre face à lui dans le moment présent, quand il cherche à la faire dépasser un savoir pour un croire, ici et maintenant face à sa personne, elle répond bien par un « je crois » ; mais ce « je crois »

8. Je propose ici une lecture de Jean 11:1-46, orientée par cette réflexion sur les émotions.

est toujours fondé sur un savoir, un acquis (le temps du verbe est un parfait et elle parle de *celui qui devait venir* — « le venant dans le monde », se raccrochant encore à sa connaissance de la promesse). Marthe est très consciente de la réalité puisque c'est elle qui fera la remarque : « il sent déjà ». Mais devant cette réalité, c'est comme si elle se cramponnait à son savoir plutôt que de laisser la tristesse monter en elle. Peut-être croit-elle que la reconnaissance et l'expression de cette tristesse pourraient faire chavirer sa foi.

L'attitude de Marie nous montre une autre approche. Devant Jésus, devant la personne de Jésus ici et maintenant, elle lâche prise. L'allusion est courte : elle tombe à ses pieds et elle pleure. Elle ne s'accroche pas à une image de Dieu, à un savoir sur sa capacité d'action, mais dans la présence de Jésus, elle lâche prise, dans son corps (elle tombe) et dans son être profond (elle pleure). Paradoxalement, elle est plus centrée sur la personne présente de Jésus que Marthe. Sa perception de Dieu lui permet d'être avec sa tristesse, simplement à ses pieds. En ce sens, elle est intègre, entière, vraie avec ce qu'elle ressent. Elle est aussi davantage prête à se laisser surprendre par la personne de Jésus et par sa possibilité d'action.

Son attitude peut être comprise comme égocentrique. Nous croyons que vivre la tristesse comporte toujours un moment de repli sur soi ; d'ailleurs, la douleur quelle qu'elle soit engendre un réflexe de rétraction. Cela n'a rien à voir, à mon sens, avec l'égocentrisme. C'est la manière naturelle de vivre pleinement cette émotion.

Jésus, quant à lui, rejoint les gens là où ils en sont ; son attitude nous montre deux façons d'envisager la relation d'aide face à une personne qui vit un chagrin. Avec Marthe, il conduit l'entretien à partir du « je sais » pour l'amener vers un « je crois ». Avec Marie, il est ému de compassion, il frémit en son esprit. Il ne dit rien, mais reste simplement présent et il l'accompagne vers le lieu symbole de la tristesse qu'est le tombeau. Il est important de respecter les personnalités de ceux qui sont en face de nous. En relation d'aide, on ne peut pas forcer quelqu'un à aller vers ce qu'il ne veut pas. Par contre, on peut lui donner des permissions qui vont l'aider à aller vers l'expression d'un chagrin. Combien de fois s'efforce-t-on de « faire lever les yeux vers Dieu (ou vers un savoir sur Dieu) » quelqu'un qui a simplement, d'abord, besoin de pleurer et qui ne se l'autorise pas. L'image que l'aidant a de Dieu apparaît en filigrane dans un tel cas.

### iii) *La consolation comme réponse de Dieu : « Heureux les affligés car ils seront consolés »*

C'est face à la cause réelle de notre chagrin que nous pouvons recevoir la consolation ; il nous faut affronter la situation, mais pas seul. Jésus est passé maître dans cet art. Il emmène les sœurs jusqu'à

la tombe de leur frère, ordonnant même l'ouverture du tombeau et les soumettant à l'odeur du mort, comme pour leur dire : « c'est là qu'est votre chagrin, tout comme le mien ». Jésus nous montre l'importance de vibrer, de compatir (souffrir avec) avec ceux qui sont dans la peine.

Ailleurs (Jn 20), il nous est dit que Marie de Magdala pleure devant le tombeau vide de Jésus et que « comme elle pleurait (tout en pleurant), elle se penche vers le tombeau » ; comme si les larmes permettaient ce mouvement du corps qui va contribuer à faire avancer son deuil. A deux reprises (13 et 15), il lui est demandé de préciser le pourquoi de ses pleurs. Remarquons la concordance entre l'expression du « pourquoi des pleurs » (13), et le mouvement qui lui fait découvrir la présence d'une autre personne (14). L'échange suivant (15), où elle exprime une demande claire, va lui permettre d'entendre l'appel de Jésus et de le reconnaître. Souvent, nous hésitons à préciser les causes d'un chagrin, en les minimisant ou en les rationalisant (il y en a d'autres qui sont plus malheureux que moi, il est normal de souffrir), ce qui conduit à les enfouir.

Etre rendu capable de discerner petit à petit ce qui nous attriste et de recevoir la consolation de quelqu'un est un beau cadeau pour nos vies.

## V - LA JOIE

La joie est souvent placée devant nous comme un idéal proposé, mais difficile à atteindre, une sorte de chimère impossible. Pourtant, la joie est bibliquement posée comme une exigence.

En regardant autour de nous, nous remarquons des personnes dotées de natures plus joyeuses que d'autres. Pour chacun de nous, des circonstances ou des événements nous ont rendus joyeux.

Voici en introduction trois textes bibliques qui nous appellent à la joie. Ils sont choisis parmi beaucoup d'autres :

Réjouissez-vous avec Jérusalem, faites d'elle le sujet de votre allégresse, vous tous qui l'avez ; tressaillez de joie, vous tous qui menez deuil sur elle : afin que vous soyez nourris et rassasiés du lait de ses consolations, afin que vous savouriez avec bonheur la plénitude de sa gloire (Esaïe 66:10-11) ;

Les 70 revinrent avec joie, disant : Seigneur, les démons mêmes-nous sont soumis en ton nom. Jésus leur dit : Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair. Voici je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions, et sur toute la puissance de l'ennemi ; et rien ne pourra vous nuire. Cependant, ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux (Luc 10:17-20).

Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur, je le répète, réjouissez-vous (Philippiens 4:4).

### i) *La joie eschatologique*

Devant la difficulté de vivre le commandement de la joie, faut-il se réfugier dans l'attente eschatologique d'une joie plus grande, enfin réelle, enfin possible ? Il est vrai que la joie que Dieu nous promet dans son Royaume sera certainement supérieure, et de beaucoup, à celles que nous éprouvons sur cette terre.

Une certaine lecture biblique peut conduire à croire que plus on souffre sur la terre, plus la joie sera grande dans le ciel, ce qui est une rationalisation de la souffrance. Je ne veux pas totalement la contester, car je crois, en effet, que les martyrs du Christ recevront la consolation qui les conduira à la joie extraordinaire qui leur est réservée. Ce que je conteste, c'est le dolorisme, car, selon la Bible, il n'existe pas de balance où d'un côté on met les souffrances et de l'autre la joie jusqu'à l'équilibre<sup>9</sup>. Il n'y a pas automatisme, mais consolation, et la consolation implique la reconnaissance de la souffrance et de la tristesse. C'est de cette consolation, c'est-à-dire de la relation vraie, que vont naître la joie et le bonheur.

Selon une image un peu plus carrée, Dieu ne jette pas en pâture de la joie aux blessés de la vie, mais il se donne Lui-même en consolation, pour que la joie soit rétablie. La joie est une réponse intérieure de l'homme à la consolation de Dieu.

J'estime que les souffrances du temps présent ne sauraient être comparées à *la gloire à venir* qui sera révélée pour nous (Romains 8:18).

En réponse aux souffrances, pas de joies extérieures, mais la révélation de la gloire, c'est-à-dire la mise en relation vraie avec Dieu, mise en relation d'où viennent la consolation et donc la joie.

### ii) *Joie et « croyances » psychologiques*

Voici, six types de croyance concernant la joie, dont les racines se trouvent peut-être dans la croyance populaire (chrétienne) :

- Si tu as trop de joie, il faudra le payer plus tard ;
- Pour être heureux plus tard, il faut être malheureux maintenant ;
- La joie n'est jamais pour moi (je ne fais jamais ce qu'il faut pour l'obtenir) ;
- Je pourrais être joyeux s'il ne m'arrivait toujours des choses malheureuses ;
- Je suis presque joyeux, mais je n'y arrive jamais vraiment (Il

9. De même qu'un nombre plus grand de bonnes œuvres que de mauvaises œuvres ne détermine pas notre salut.

manque toujours un petit quelque chose pour que j'éprouve de la joie ;

– Si je suis joyeux, alors je m'ennuie (je suis déçu, la joie est moins grande que je ne l'imaginais).

Ces croyances nous coupent de la vraie joie ; elles détruisent la possibilité de la vivre. Comme nous l'avons vu à propos de la joie eschatologique, il n'y a pas de relation arithmétique entre le malheur et la joie. Et s'il n'y en a pas, c'est parce que ce sont des concepts qui ne sont pas de même nature.

Il n'est pas possible de raisonner, comme à la roulette par exemple, en se disant que la tristesse sera un jour contrebalancée par la joie, de façon automatique : il y a un *processus* pour passer de l'une à l'autre.

### iii) *Les processus qui mènent à la joie*

#### *La satisfaction des besoins et le plaisir*

Nous avons demandé un jour à notre fils de 8 ans : « Qu'est-ce qui te met en joie, mon fils ? » Il a répondu textuellement : « Un bon miam miam, une bonne note à l'école et un bon copain », mettant en évidence les trois domaines qui demandent la satisfaction des besoins : le besoin de (bonne) nourriture, le besoin d'être reconnu dans son faire et le besoin d'être en relation, d'être reconnu dans son être. Les signes de reconnaissance nous procurent de la joie. Le texte de 2 Corinthiens 7:2-7 nous montre l'importance pour Paul de cette nécessité très humaine de se savoir aimé et reconnu.

#### *La réintégration*

Le chapitre 31 de Jérémie est un chapitre sur la réintégration, la relation rétablie. Il contient la célèbre phrase.

Je changerai leur deuil en allégresse et je les consolerai ; je leur donnerai de la joie après leur chagrin. Je rassasierai de graisse l'âme des sacrificeurs et mon peuple se rassasiera de mes biens, dit l'Éternel (Jérémie 31:13,14).

Relevons quelques expressions de ce chapitre :

– Je te rétablirai encore (4), indique la construction de maisons, de villes, du temple, et aussi de la femme (Gn 2:22). Idée de mettre les matériaux ensemble pour en faire un tout ;

– Je les ramène, je les rassemble (8). Il y a un but à ce retour ; l'accent n'est pas mis sur le fait qu'ils quittent le pays du septentrion, mais sur le fait que ce retour les amène quelque part. Dieu rassemble pour reconstituer (rassembler Israël) ;

– Dieu les conduit au milieu de leurs pleurs et de leurs

supplications (9). Il ne commence pas par leur demander de sécher leurs larmes. Il les conduit sur un chemin, il établit une relation avec eux, celle du père avec son premier-né.

### *Une bonne nouvelle et la plénitude du Saint-Esprit*

Actes 13:48-52 nous montre à quel point la bonne nouvelle de l'Évangile peut provoquer la joie chez ceux qui la reçoivent. En parallèle, nous pouvons reconnaître que les bonnes nouvelles nous remplissent de joie. Il faut alors se poser la question du contenu de cette bonne nouvelle et de ses implications sur ma vie et sur mes croyances, par exemple.

En d'autres termes, quelle est ma capacité à recevoir et à intégrer cette bonne nouvelle ? Pour les païens vivant dans un monde d'angoisse religieuse, la bonne nouvelle de Jésus-Christ les a mis en joie. Pour les Juifs de Jérusalem, elle les a rendus furieux. Le qualificatif de « bon » pour une nouvelle a toujours à voir avec ma capacité de la recevoir.

La plénitude du Saint-Esprit met toujours les croyants en joie. Ceux qui ont fait l'expérience de cette plénitude à un moment ou à un autre de leur vie s'accordent pour dire qu'elle leur a paru, à la fois, ne pas dépendre d'eux et donc d'être surnaturelle, et être enracinée dans le sentiment d'être aimé et d'être en relation comme jamais auparavant.

### *Un processus de deuil*

Personne n'est à l'abri de la souffrance et elle est à prendre en compte ; nous en avons déjà parlé à propos de la colère et de la tristesse. Comment rejoindre la joie au travers des malheurs de la vie ? En fait, tout le processus de deuil, maintenant classique<sup>10</sup>, est un chemin vers la joie. Il comporte : la protestation avec la colère, la perte avec le chagrin, la solitude avec la peur de rester seul, la rationalisation avec ses explications, l'acceptation avec la paix, un nouvel attachement avec l'espérance, le pardon avec le soulagement, le cadeau avec la joie.

Les psaumes<sup>11</sup> nous montrent souvent David passer par quelques-unes de ces étapes ou, en tout cas, exprimer sa souffrance dans le malheur, en relation avec Dieu.

10. Ce processus est mis en évidence par E. Kübler-Ross et G. Kohlrieser qui insistent sur le « bénéfice » d'un tel processus.

11. Psaume 64, par exemple (ce psaume n'est pas choisi comme particulièrement démonstratif). Versets 1-3 dialogue et demande ; versets 4-7 Expression de ce qu'il voit et ressent ; versets 8-9a Dieu agit (certitude, catéchisme etc.) ; versets 9 b-11 Généralisation et la joie du juste.

#### iv) *La joie et la force*

La majesté et la splendeur sont devant sa face, la force et la joie sont dans sa demeure (1 Chroniques 16:27).

Ils leur dirent : Allez, mangez des viandes grasses et buvez ce qui est doux, et envoyez des portions à ceux qui n'ont rien de préparé, car ce jour est consacré à notre Seigneur ; ne vous affligez pas, car la joie de l'Éternel sera votre force (Néhémie 8:10).

Il est vrai que, d'un point de vue physiologique, la joie est une énergie qui circule librement dans le corps et dans les membres ; le rire permet à l'ensemble du tronc de se mouvoir librement et de retrouver une souplesse. Elle donne envie de danser, de chanter, de sauter,... de prier, de louer. Mais d'où vient cette joie et donc cette force ? Il nous faut comprendre le contexte : il s'agit de la redécouverte de la loi et d'*une prise de sens* pour ce peuple (Néhémie 8:7-8).

Ils avaient compris les paroles qu'on leur avait expliquées (Néhémie 8:12)

La loi a un sens et ce sens est compris. Ils sont donc à nouveau en relation avec leur Dieu ; la loi prend *un sens dans leur vie*. Il est vrai que comprendre (com-prendre, prendre avec) quelque chose de la volonté de Dieu met en joie.

#### v) *Le partage de la joie*

Le partage simple de la joie est-il encore possible ? Il nous semble que nous avons souvent perdu ce sens de la communion fraternelle. Des craintes nous empêchent de partager nos joies et, d'ailleurs, qui a encore réellement envie d'écouter les joies des autres ?

Dans le cœur d'un enfant, la joie est souvent déclenchée par un événement relativement anodin, qui est de l'ordre du trésor pour lui. S'il s'habitue dès l'enfance à recevoir par nos attitudes des messages négatifs quand il partage, il choisira de garder pour lui, et il doutera de la légitimité de sa joie.

La Bible nous encourage à partager aussi bien nos joies que nos fardeaux : ce n'est pas pour « équilibrer » une balance de type positif-négatif, mais c'est bien pour nous éviter l'étouffement de la joie, ou l'impression du non-droit à la joie.

## VI - LA PEUR

La peur est une émotion fréquente, mais elle est souvent recouverte par une autre. Nos anciennes peurs ont souvent cédé le

pas à la tristesse ou à la colère. Contrairement à la colère, la peur est une énergie qui s'intériorise et se fixe quelque part, provoquant une rigidité, une paralysie, une impression subjective d'étroitesse (vasoconstriction). L'angoisse exprime étymologiquement cette notion d'étroitesse (*anguus* = étroit). Lorsqu'elle est fonctionnelle, la peur nous avertit de la présence d'un danger réel, afin que nous puissions faire ce qu'il faut pour nous mettre à l'abri de ce danger.

En ce sens, sa fonctionnalité est proche de celle de la douleur. Lorsqu'elle n'est plus fonctionnelle, la peur paralyse, que ce soit face à un danger réel, à la vie en général : on n'ose pas (ou plus) faire telle ou telle démarche, de peur que... On distingue plusieurs niveaux de peur, classés différemment selon les auteurs. Voici une classification<sup>12</sup> :

- Peur d'avoir peur ;
- Peur en général ou peur sans objet ;
- Peur de quelque chose de précis ;
- Terreur.

### i) *Peur d'avoir peur et peur en général*

Ces deux niveaux de peur ne sont pas dus à des événements précis du présent ou même de l'avenir ; ils sont plutôt des attitudes de vie face au monde ou face à des situations générales qui pourraient se présenter. Ces peurs peuvent avoir des racines très profondes en nous et il serait vain de croire qu'il suffit de se raisonner pour les vaincre. Les personnes qui souffrent de telles peurs ont mis en place toutes sortes de stratégies pour pouvoir continuer à vivre. Ces peurs ont leur origine dans des expériences de vie tout à fait réelles, et ne peuvent être guéries que par une prise de conscience de cet état de fait, un travail de renoncement aux anciennes décisions d'avoir peur, prises souvent dans l'enfance et une nouvelle expérimentation de la vie où l'on vérifie qu'en effet il n'y a plus de raison d'avoir peur.

... l'amour parfait bannit la crainte, car la crainte suppose un châtiment... (1 Jean 4:18).

En effet, dans cet état de peur diffuse et générale où l'on est habité par la crainte de quelque chose qui pourrait nous arriver, expérimenter un contact avec Dieu ou avec quelqu'un qui vit un amour parfait, et donc qui bannit tout espèce de châtiment sous quelque forme que ce soit, est une nouvelle expérience de vie proposée. L'amour parfait, c'est celui qui est arrivé à son plein accomplissement, un amour adulte, achevé ; en ce sens, il s'agit bien d'un *amour testé* pour le reconnaître comme parfait, *testé* dans la relation. L'amour parfait bannit donc la crainte dans le sens d'une

12. Empruntée à Jean-François Noble, aumônerie du C.H.U.V. à Lausanne.

nouvelle pratique de vie. Ainsi, la foi n'est une aide que dans la relation expérimentée avec le Dieu vivant qui prend soin de nous.

Nous voulons illustrer ce point avec le passage de la tempête apaisée<sup>13</sup>, alors que les éléments sont déchaînés et que Jésus dort,

... les disciples, s'étant approchés le réveillèrent et dirent : Seigneur, sauve-nous, nous périrons ! Il leur dit : Pourquoi avez-vous peur, gens de peu de foi ?...

Jésus dort, la relation est coupée, ils sont loin les uns des autres, par l'attitude, par les préoccupations. Les disciples, dans la crainte, s'approchent de lui et rétablissent le contact en le réveillant. C'est sur ce point que Jésus les reprend et les traite de gens de peu de foi. La question n'est pas d'être rempli d'une foi qui ne laisse plus de place à la peur, mais d'être en relation avec Celui qui a la capacité de les tirer de ce mauvais pas. En ce sens, l'appel à la foi est bien centré sur la personne et donc sur la relation avec la personne. Il s'agit de connaître la personne du Seigneur, au travers d'expériences qui démontrent la protection qu'il offre.

## ii) *La peur de quelque chose*

Cette peur est une réponse à une modification de la perception de la réalité extérieure (un bruit, un événement inattendu) qui entre en conflit avec la réalité intérieure (image, représentation, imaginaire). L'émotion est appropriée et participe de l'authenticité de celui qui vit la situation.

Les disciples sont dans leur barque<sup>14</sup> et voilà que Jésus vient vers eux en marchant sur la mer. Ce qu'ils perçoivent entre bien en conflit avec leur réalité intérieure : un homme ne peut pas marcher sur la mer ! Il s'agit donc d'autre chose, un fantôme par exemple. La réaction des disciples est simple : ils ont peur et ils crient. Celle de Jésus est immédiate : il parle, entrant dans un autre champ de perception que la vue jusque-là stimulée : « C'est bien moi, n'ayez pas peur ». Il rétablit ainsi un contact avec la réalité et un contenu acceptable de cette réalité.

La suite du récit est tout aussi instructive ; Pierre reprend ce contact par la parole intégrant cette réalité (nouvelle et surprenante) et voulant aller vers celui qui la rend possible. Mais, en route, la réalité du vent et des vagues le surprend à nouveau ; il y a un nouveau conflit avec la réalité, et la peur est encore là. Dans cette nouvelle peur, il s'écrie, formulant une demande qui passe par le lien que Jésus a rétabli : la parole. Cette fois-ci, la réponse du Seigneur a un autre sens : le toucher. Ainsi il établit encore un autre type de contact pour que la réalité soit perçue comme possible et acceptable.

13. Mt 8:23-27.

14. Mt 14:24-33.

Ici, le toucher vient en dernier. Intervenant en premier, il aurait pu contribuer à augmenter la peur (être touché par un fantôme). Là, il confirme le rétablissement de la réalité de même que le rétablissement de la relation dont il est l'achèvement.

### iii) *La terreur*

La peur intense, qui précipite dans un réflexe incontrôlable, est dotée d'un pouvoir important. Qui n'a pas entendu parler de ces personnes qui ont blanchi quasi instantanément, ou qui ont perdu la raison ou la parole à la suite d'une peur insupportable. Sans aller si loin, il existe des peurs qui nous jettent à terre et qui nous referment sur nous-mêmes, bloquant jusqu'à la possibilité du cri, cette extériorisation qui laisse sortir, exprimer ce qui est en nous.

Le récit de la transfiguration nous en offre un exemple. La progression des apparitions n'est pas anodine : les trois disciples vivent une aventure hors du commun, sans manifester la moindre peur. Ils gardent même toute leur lucidité et leur sens pratique en proposant de dresser des tentes. Et c'est alors que le deuxième phénomène se produit :

... une nuée lumineuse les couvrit. Et voici une voix fit entendre de la nuée ces paroles : ... En entendant cette voix, les disciples tombèrent sur leur face, et furent saisis d'une grande frayeur<sup>15</sup> (Matthieu 17:5-6).

Ce qui peut produire un tel émoi n'est pas prévisible. La transfiguration elle-même les laisse sans réaction, et voilà que le phénomène de la voix les terrifie. Ils tombent à terre. L'attitude de Jésus est particulièrement intéressante : ici, il s'approche et les touche *avant* de leur parler. Il établit un contact physique avant le contact verbal ; notons que c'est une voix qui provoque la terreur des disciples. Nous avons certainement déjà remarqué, avec des enfants terrifiés, qu'il valait mieux, parfois, les prendre contre soi d'abord plutôt que de commencer par leur parler ; il peut arriver aussi que la voix soit d'abord nécessaire ; le but est de supprimer toute distance entre ce qui se passe en eux et la réalité.

Quand nous réagissons à une situation par une forte peur qui paralyse, il est bon de bouger son corps pour rétablir un contact avec la réalité. Au réveil d'un cauchemar, il est souvent difficile de bouger ses membres, mais une fois la mobilité retrouvée et la position assise établie, la forte peur est déjà bien affaiblie : nous avons repris contact avec une réalité. Ainsi la demande que leur adresse Jésus de se lever n'est pas dictée par le hasard ou le sens pratique, mais bien par la délicatesse de Jésus qui connaît nos modes de fonctionnement.

15. Le mot *frayeur* est utilisé avec la joie en Mt 2:10 et avec la tristesse en Lc 18:23 pour les qualifier.

#### iv) *Jésus a eu peur*

Comme pour la colère, la peur de Jésus se présente de façon diversifiée. Le récit du jardin de Gethsémani<sup>16</sup> est interprété différemment par les évangélistes. Pour Matthieu et Marc, la tristesse et l'angoisse sont ressenties par Jésus qui les exprime : *Mon âme est triste, à mort*. Une tristesse qui s'exprime en ces termes, en raison d'un événement encore à venir est, en fait, une peur très forte. La demande de Jésus est claire : il a besoin de la présence attentive (restez et priez) des disciples. Comment ne pas faire le lien avec la requête de nos enfants qui, alors qu'ils vivent une peur, dans la nuit par exemple, demandent que nous restions avec eux. Pour Luc, toute cette partie de la passion est escamotée ; il nous montre un Jésus beaucoup plus serein, maître de la situation, sans demande envers ses amis. Pour lui, Jésus s'agenouille pour prier, alors que pour Matthieu et pour Marc, il tombe à terre ou sur sa face. Ce n'est que plus loin dans le récit que Luc introduit l'anxiété, l'agonie qui le conduit à prier plus intensément, mais toujours sans demande adressée à ses amis. Sous l'effet de cette agonie, sa sueur devient comme des gouttes de sang qui tombent à terre. La tristesse, elle, est limitée aux disciples qui se sont endormis à cause d'elle.

### CONCLUSION

Notre façon d'être face à nos émotions est à rechercher loin dans nos histoires personnelles. Il faut affirmer fortement, en conclusion, qu'il n'est jamais trop tard pour réapprendre toute cette dimension de nos personnes. Quelles que soient les souffrances qui nous ont fait décider de couper avec telle ou telle émotion, nous sommes encouragés par le Christ, qui les a toutes portées, à refaire un bout de chemin afin d'ouvrir en nous des canaux nouveaux. Cette démarche sera bonne aussi bien pour notre développement personnel que pour nous rendre capables de compatir et de comprendre ceux que Dieu mettra en face de nous et qui chercheront une consolation, un accompagnement ou qui désireront simplement partager réellement une grande joie. Le corps de Christ ne peut que gagner en statut si ses membres élargissent leur espace intérieur en retrouvant les chemins de leurs émotions.

16. Mt 26:36-46 ; Mc 14:32-42 ; Lc 22:40-46.

## « LE SALUT DE LA GENÈSE À L'APOCALYPSE »

L'auteur de cette nouvelle publication des Éditions Kerygma, J. TIMMER, montre dans un style simple et alerte comment le plan du salut, préparé par Dieu et accompli en Jésus-Christ, transparaît tout au long de l'Écriture. Il en souligne la progression et la cohérence de la première à la dernière page de la Bible.

Cet ouvrage est un manuel pratique pour l'étude, personnelle ou en groupe.



**Prix : 75 F (85 F franco).**

**CCP Marseille 2820 74 S**

# Catalogue des Éditions Kerygma

CCP : Marseille 2820745 (1)

## BROCHURES

- LE NOUVEL ÂGE, *Christian Bibollet* 15 F
- LA FOI EN PRATIQUE, *Pierre Courthial* épuisé
- BIBLE ET ÉCOLOGIE, *J. Douma* 20 F
- « SUR LE ROCK », *William Edgar* 20 F
- LE SAINT-ESPRIT : AUJOURD'HUI COMME HIER, *A.-G. Martin* 20 F
- ÉPREUVES, SOUFFRANCES, DOULEUR, POURQUOI ? *John J. Murray* 20 F
- PROTESTANTS... POURQUOI ? *Gabriel Mutzenberg* 20 F
- LES UNIS AVEC LES AUTRES, *Stuart Olyott* (La discipline en vue de la réconciliation dans l'Église) 20 F
- LES DÉFIS DE LA MODERNITÉ, *Klaas Runia* 20 F
- LE BAPTÈME, *Francis Schaeffer* 15 F
- QUAND LA BIBLE PARLE DE LA BIBLE, *Paul Wells* 15 F
- LE RENOUVEAU POSSIBLE DE L'ÉGLISE, *Paul Wells* 15 F
- HALTEROPHILIE CHRÉTIENNE, *Paul Wells* (ou comment développer ses « muscles » de chrétien) 20 F
- HOMOSEXUALITÉ, *SIDA, R. Barilier, W. Edgar, P. Wells* épuisé
- GUÉRISONS ET MIRACLES AUJOURD'HUI, (John Wimber et le nouveau mouvement charismatique) 28 F
- CHRISTIANISME ET TOLÉRANCE, *P. Wells, D. Bergsé* 20 F
- LES CHRÉTIENS ET LES AUTRES RELIGIONS, *Ch. Genavaz, H. Blocher* 20 F

## COMMENTAIRES BIBLIQUES DE JEAN CALVIN (en français modernisé)

- Le livre de LA GENÈSE, *relié* 99 F
- L'Évangile de JEAN, *relié* 99 F
- L'Épître aux ROMAINS, *reliée* 9 F
- L'Épîtres aux GALATES, ÉPHÉSIENS, PHILIPPIENS, COLOSSIENS, *reliées* 89 F
- Les Épîtres pastorales : THÉSSALONICIENS, TIMOTHÉE, TITE, PHILEMON, *reliées* 89 F
- Les Épîtres catholiques : I : HÉBREUX, *reliée* 79 F
- II : JACQUES, *reliée* 89 F
- L'HARMONIE ÉVANGÉLIQUE, tome I, II, III, disponibles 89 F (en 4 tomes *reliés*) (chaque tome)

## Théodore de BÈZE (en français modernisé)

- LES VINGT-DEUX CHANTS DU PSAUME 119 (avec musique ancienne et moderne) 25 F

## Jean CALVIN (en français modernisé)

- L'INSTITUTION DE LA RELIGION CHRÉTIENNE (Les quatre tomes en 3 volumes, *reliés*) 277 F

## Pierre COURTHIAL

- FONDEMENTS POUR L'AVENIR 25 F
- COMMENTAIRE de la Confession de Foi de La Rochelle 25 F

## C. DEN BOER

- L'ŒIL DU CYCLONE (Tome 1 : Commentaire de Romains 1 à 8) 75 F

## Pierre MARCEL

- FACE A LA CRITIQUE : JÉSUS ET LES APÔTRES (Équisse d'une logique chrétienne) 80 F

## Francis SCHAEFFER

- DIEU, ILLUSION OU RÉALITÉ ? 60 F

## John TIMMER

- LE SALUT DE LA GENÈSE A L'APOCALYPSE 75 F

## Edward J. YOUNG

- AU COMMENCEMENT DIEU (rééd. 1989) 36 F

## LE CATÉCHISME DE HEIDELBERG

- (éd. 1986) 30 F

## LA CONFESSION DE FOI DE LA ROCHELLE

- (éd. 1988) 25 F

## LES CANONS DE DORDRECHT

- (éd. 1988) 30 F

## LE CATÉCHISME DE GENÈVE

- Jean Calvin, (éd. 1990) 30 F

## LES TEXTES DE WESTMINSTER

- (traduit pour la première fois en français, éd. 1988)  
La Confession de Foi, le Petit Catéchisme, le Catéchisme pour jeunes enfants.

## OUVRAGES COLLECTIFS

- CALVIN ET LA RÉFORME EN FRANCE 20 F
- DIEU PARLE. Études sur la Bible et son interprétation (en hommage à P. Courthial) 30 F
- ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE ET FOI CHRÉTIENNE 35 F
- QUELLE JUSTICE, QUELLE PAIX POUR LA SOCIÉTÉ D'AUJOURD'HUI ? 40 F

## MUSIQUE

- A DIEU SEUL LA GLOIRE ! (Choix de Psalms et cantiques couramment chantés en France, enregistrés en français par des chorales et solistes néerlandais)
  - La Cassette 75 F
  - Le Compact Disque 125 F

(1) Frais de port et d'envoi en sus : réduction aux libraires.

Réduction au-delà de 5 exemplaires de chaque titre.

# LE SABBAT, LE DIMANCHE : UN JOUR POUR DIEU, UN JOUR POUR L'HOMME

Léopold SCHÜMMER \*

Pour présenter la conception réformée du jour du Seigneur, je partirai du *Catéchisme de Genève* de 1542, en suivant l'ordre des questions sur le quatrième commandement. Je tenterai de dessiner sommairement l'évolution des points importants de cette catéchèse dans notre tradition. Cette leçon se trouve dans la deuxième partie du *Catéchisme* qui traite de l'obéissance à la volonté de Dieu, conçue comme la réponse reconnaissante du fidèle au don de Dieu.

Pour comprendre l'interprétation réformée du Décalogue, il convient de bien situer l'Église chrétienne dans le dessein de Dieu : « cette Église... a été autrement dressée entre les Patriarches avant la Loi, autrement sous Moïse par la Loi, et autrement sous Jésus-Christ par l'Évangile »<sup>1</sup>. Ces trois formes de l'unique Église, peuple de Dieu, ont toujours été conduites par un seul Seigneur, le Messie, qui, en s'incarnant, a donné vie à l'ultime forme de l'Église, qui conduira le peuple de Dieu à la Parousie. Quant au dialogue entre Dieu et les fidèles de ces trois formes de l'Église, il a été consigné dans « les livres des Prophètes et Apôtres, lesquels tous nous conduisent par la main à Christ... »<sup>2</sup>. Ce que Dieu a dit à ses enfants de l'Église des Patriarches ou de l'Église de Moïse concerne aussi les enfants de l'Église du Christ. Il y a toutefois des aspects qui sont propres à une des formes de l'Église.

En ce qui concerne ce point, Calvin utilise la distinction cérémoniel-spirituel, distinction qui s'accompagne pourtant toujours

<sup>1</sup> Léopold Schümmer est professeur à la Faculté de Théologie Protestante de Bruxelles et maître de conférences à l'Université de Liège.

<sup>2</sup> *La Confession helvétique postérieure*, texte français de 1566, éd. J. Courvoisier, Cahiers théologiques de l'Actualité protestante, 5/6, Neuchâtel 1944, 93. Je modernise l'orthographe des textes du XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> *Op. cit.*, 96.

d'une interprétation positive de l'aspect devenu caduc. Calvin écrit dans son commentaire de Galates 3:24 :

« ... les cérémonies... servaient... à les (fidèles de l'Église mosaïque) éléver à la foi du Rédempteur à venir... tout ce qui était proposé devant les yeux portait comme une marque de Christ imprimée. Bref, toute la Loi n'était autre chose qu'un exercice..., par lequel les observateurs de celles-ci étaient comme par la main conduits à Christ »<sup>3</sup>.

## I. LE TRAVAIL À LA LUMIÈRE DU REPOS SANCTIFIÉ

Après la lecture d'Exode 20, *Le Catéchisme* aborde le thème du travail... : « Il (Dieu) accorde aux hommes six jours pour vaquer à leurs travaux, et il met à part le septième qu'il réserve au repos »<sup>4</sup>. Enseignement complété ensuite : « Quand un jour est consacré au repos, le reste du temps chacun vaque normalement à son travail »<sup>5</sup>.

C'est à partir de la sanctification du jour du Seigneur que le travail est envisagé. Les jours de travail comme le jour de repos sont des dons de Dieu, dons qui sont aussi des ordres. Dieu donne ce qu'il ordonne. Le commandement du travail se découvre dans le commandement du repos. C'est le jour du Seigneur qui donne un sens à la semaine, qui l'illumine. Le travail ne constitue donc qu'une partie de notre vie à côté du jour du Seigneur qui l'introduit, le porte et lui donne un sens. Le travail qui s'exerce dans cette perspective n'a rien de commun avec l'esclavage du forçat. Il est un service rendu au Créateur. Le chrétien qui travaille six jours durant à la lumière du dimanche ne tente pas de créer son monde, il accepte le monde de Dieu et cherche à servir le Maître et le Sauveur des hommes et de la création entière. La tradition réformée a bien conservé la vision qui fait jaillir du septième les six autres jours. En 1946, le pasteur Visser T Hooft écrivait :

« quand... nous avons écouté le message du quatrième commandement, notre travail change de caractère. Ce ne sera plus cet effort stérile de faire mieux que Dieu lui-même, mais plutôt un travail d'obéissance. Ce ne sera plus ce travail sans interruption qui devient une obsession, car nous avons appris la nécessité du repos avec et devant Dieu. Nous ne serons plus esclaves de notre travail et notre travail gagnera en vraie profondeur »<sup>6</sup>.

Pour le chrétien, le travail redevient ce qu'il était avant la chute, « le service joyeux de Dieu, la réponse directe à son travail de création »<sup>7</sup>.

3. *Commentaire de M. Jean Calvin sur l'Epître aux Galates*, Aix-en-Provence 1978, 78.

4. *Joannis Calvini opera quae supersunt omnia*, ediderunt Guilielmus Baum, Eduardus Cunitz, Eduardus Reuss, 59 v. Brunswick et Berlin 1863-1900 (dans la suite *CO*). *Catéchisme de Genève*, trad. de l'édition latine de 1545 par Mme Thérèse Randegger, Aix-en-Provence 1991, Q. 165, 68. Texte de 1542 : « Mais en donnant congé de travailler six jours durant, il réserve le septième, auquel il n'est loisible de besogner » *CO*, VI, 61.

5. Q. 178, *op. cit.*, 70. Texte de 1542 : « Car chacun s'accoutume à travailler le reste du temps, quand il y a un jour de repos » *CO*, VI, 65.

6. Collectif. *L'ordre de Dieu. La vie chrétienne selon le Décalogue*, Neuchâtel 1946, 61.

7. *Idem*, 60.

## 1. *Le chômage*

La conception du travail comme don et ordre de Dieu débouche inévitablement sur une conclusion qui concerne autant l'Église de 1994 que celle de 1946 :

« ... chaque homme doit travailler et... pouvoir travailler. En refusant le travail à mon prochain, je lui enlève en même temps la possibilité de se réjouir de la promesse du vrai repos. Le chômage est un mal qui montre que notre société a oublié la fin première de toute communauté humaine, qui n'est pas la production ou la consommation de choses, mais l'établissement d'un ordre dans lequel chaque homme peut remplir les commandements de Dieu ».

Le secrétaire général du Conseil œcuménique d'alors tire de cette lucide analyse une conclusion qui reste vraie et doit encore être entendue et méditée : « Le chômage est le grand signe que notre société est malade. Et cette maladie est si clairement de nature spirituelle que l'Église ne peut pas se taire à cet égard »<sup>8</sup>. L'Église doit aider à lutter contre le chômage en remettant en cause les notions de production et de consommation par une prédication franche du travail, don et ordre de Dieu pour tous les hommes.

## 2. *Le travail comme fin*

L'Église doit de même s'opposer à la conception du travail conçu comme une fin. Visser T'Hooft, dans la même étude écrivait : « ... l'Église doit se tourner contre ceux qui prêchent l'évangile du travail, qui glorifient le travail en soi et qui sont en train de transformer l'humanité en une fourmilière sans Dieu, sans joie, sans liberté d'âme »<sup>9</sup>. Sacrifier sa vie au travail sans savoir pour qui et pourquoi l'on travaille constitue une idéologie qui ignore le quatrième commandement. Les fidèles savent qu'ils sont collaborateurs de Dieu (1 Co 3:9), qu'ils travaillent pour Dieu et avec lui. Pour eux, les journées de travail sont illuminées par le jour du Seigneur.

## II. UNE IMPORTANTE DISTINCTION : CÉRÉMONIEL - SPIRITUEL

Le deuxième point de la leçon du *Catéchisme de Genève* est consacré à la distinction cérémoniel — ce qui n'était que pour un temps — et spirituel — ce qui est donné pour toujours. Le *Catéchisme* remarque que « l'observation du repos est l'une des prescriptions rituelles de l'Ancienne Alliance : la venue du Christ l'a rendue caduque » et note que « l'aspect de la loi rituelle »<sup>10</sup> ne

8. *Idem*, 61.

9. *Idem*, 61.

10. Q. 166 et 167, *op. cit.*, 68.

concerne que les Juifs. Dans cette leçon, en plus d'Exode 20 qui l'ouvre, ne se trouvent que deux textes bibliques qui, tous deux, interviennent dans l'étude de cette distinction. Colossiens 2:16 et 17, qui rassemble les prescriptions alimentaires, les fêtes et les sabbats dans la catégorie de ce qui n'est que « l'ombre des choses qui devaient venir », est cité pour fonder l'affirmation que « l'aspect cérémoniel est périmé, car Christ est lui-même toute la vérité »<sup>11</sup>. La deuxième citation, Romains 6:6, explique le passage de l'ombre à la réalité que *le Catechisme* exprime ainsi : « par sa mort, notre vieil homme a été crucifié avec Christ ; nous voici donc ressuscités pour une vie nouvelle »<sup>12</sup>. Du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours, tous les Réformés ont reçu et vécu l'identification du jour du repos avec le jour de la résurrection.

### 1. *Le dimanche remplace le sabbat*

Calvin approuve les Anciens qui ont substitué le dimanche au sabbat. Voici comment *l'Institution* fonde cette substitution : « car puisque la fin et l'accomplissement de ce vrai repos, qui était figuré par l'ancien sabbat, est accompli en la résurrection de notre Seigneur, les Chrétiens sont admonestés par ce même jour, qui a apporté fin aux ombres, de ne s'arrêter point à la cérémonie qui n'était qu'ombre »<sup>13</sup>.

Si tous les Réformés ont reçu le dimanche comme jour du Seigneur, il y a eu deux grandes interprétations de ce jour. Certains, à la suite de Calvin, ont refusé d'en faire un sabbat chrétien, d'autres suivant Bucer ont christianisé le sabbat ou « sabbatisé » le dimanche.

### 2. *Refus du sabbat chrétien*

Calvin a refusé d'identifier purement et simplement le dimanche au sabbat. Il s'est clairement exprimé dans son *Commentaire* de Galates 4:10 : « Quant à nous, quand nous avons quelque différence de jour, nous ne jetons pas un filet d'obligations sur les consciences ; nous ne distinguons point entre les jours, comme si l'un était plus saint que l'autre ; nous ne constituons point en cela ni religion ni service de Dieu, mais nous pourvoyons seulement à l'ordre et à la concorde commune ». Conception qui déclenche cette conclusion sévère : « quand donc on attribue aux jours quelque sainteté particulière, quand on distingue un jour d'un autre jour par dévotion, quand la fête et l'interruption du travail sont estimées partie du

11. Q. 179, *op. cit.*, 70.

12. Q. 180, *op. cit.*, 71.

13. *Institution de la Religion Chrétienne*, Aix-en-Provence 1978 (dans la suite *IC*), *IC*, II, VIII, 34.

service de Dieu, voilà un abus et une mauvaise observation des jours »<sup>14</sup>.

Cette conception estimant la dimension cérémoniale du précepte abolie par l'avènement de Christ a traversé les siècles. Voici deux exemples de notre temps. D'abord le catéchisme *A l'écoute de Dieu* de Pierre Marcel qui pose la question : « en dehors du culte, que faire le dimanche ? Puis-je sortir, recevoir des amis, lire un livre... ? » Il donne cette réponse : « il serait tout à fait inutile de répondre dans les détails à cette question et de faire une liste complète des choses permises et défendues. Nous ne sommes pas sous la Loi. Faites ce que vous voulez pourvu que le dimanche vous aide à contempler et à glorifier les œuvres de Dieu » ! Parlant ensuite de la promenade, du sport, du jardinage..., il précise : « Seulement ne le faites pas par hygiène, ou pour vous maintenir en forme. Faites-le aussi pour contempler les œuvres de Dieu et pour le glorifier. Dans la campagne, à la montagne, sur l'eau, admirez par la foi tout ce que Dieu a fait et fait, et rendez-Lui grâces ! »<sup>15</sup>.

Le second exemple est tiré d'une œuvre collective des pasteurs de Pury, Chapal et Jeanneret *Je suis le Seigneur ton Dieu* qui enseignent : « le jour du repos évoque à la fois la création du monde et le Royaume futur. Mais le dimanche chrétien, qui a succédé au sabbat juif, est aussi un anniversaire, celui de la résurrection de Jésus... Il a en effet accompli pour nous le sabbat juif puisque par sa résurrection Jésus a ouvert le repos de Dieu »<sup>16</sup>.

### 3. *Sabbat chrétien ?*

Si Calvin distinguait bien le jour du repos des chrétiens de celui des Juifs, il s'est trouvé d'autres théologiens réformés pour renoncer au dimanche en rétablissant l'observation du jour du Seigneur, vécu comme sabbat chrétien. Ce courant a été très puissant dans la tradition réformée. Bucer, qui en est le père, fut l'initiateur du puritanisme anglais. Dans le *De Regno Christi* qu'il composa en 1551 à Cambridge, où il était réfugié, pour aider le roi Édouard VI à réformer l'Église d'Angleterre, on lit : « Bien que nous soyons en dehors de la pédagogie de Moïse... c'est bien raison que nous soyons tenus de sanctifier et dédier publiquement un jour de la semaine pour les œuvres appartenantes à la religion »<sup>17</sup>. La suite est encore plus précise : « ... que non seulement on se repose des œuvres des mains et du corps, qui sont utiles, mais plutôt qu'on s'abstienne totalement des œuvres charnelles »<sup>18</sup>. Aux responsables

14. *Op. cit.*, 89.

15. P. Marcel, *A l'écoute de Dieu*, Cahors, 1948, 202.

16. *Catéchisme évangélique de seconde année*, Neuchâtel 1954, 70-71.

17. *Martini Buceri Opera latina*, vol. XV bis, éd. Critique de la trad. fr. de 1558. François Wendel, Paris-Gütersloh 1954, 82 : Livre I, chapitre XI : « temps qui doivent être sanctifiés ».

18. *Idem*, 83-84.

— princes, pasteurs, anciens de l'Église — est confiée la responsabilité de veiller « ... à ce que les jours ... ordonnés pour les œuvres de sainteté et pour le service du Seigneur, lui soient du tout sanctifiés par tout le peuple... »<sup>19</sup>. La sanctification obligatoire du dimanche tenait particulièrement à cœur à Bucer. On lit à un autre endroit de ce programme de réforme ; « ... il est impossible que le Royaume de Christ soit restitué, si les hommes ne sont incités par la doctrine de Dieu... et si n'y sont comme forcés par puissance et autorité royale, pour s'accoutumer de sanctifier et employer en bonnes et saintes œuvres les jours qui sont dédiés et consacrés totalement au service de Dieu et à la religion »<sup>20</sup>. Bucer a coulé sa vision du sabbat chrétien dans ce cri du cœur : « O quelle et combien est exécrable cette impiété et mépris de la majesté divine, de ne vouloir point, pas seulement un jour la semaine, s'employer aux œuvres du salut »<sup>21</sup>.

Ce courant a été officialisé en Grande-Bretagne par l'Assemblée de Westminster en 1649. Le titre du chapitre 21 de la *Confession de foi* est en soi parlant. On lit à l'article 7 : « ... Dieu a... spécialement désigné, par un commandement positif, moral et perpétuel de sa Parole, liant tous les hommes de tous les temps, un jour sur sept comme Sabbat à lui consacrer ; depuis le commencement du monde jusqu'à la résurrection du Christ, ce jour fut le dernier de la semaine ; à partir de la résurrection de Christ, et pour être continué jusqu'à la fin du monde comme le Sabbat chrétien, il est devenu le premier jour de la semaine appelé, dans l'Écriture, le jour du Seigneur »<sup>22</sup>. L'article 8 détaille ce saint devoir en indiquant que « les hommes..., non seulement observent tout le jour un saint repos de leurs propres œuvres, paroles et pensées se rapportant à leurs travaux et récréations profanes, mais occupent tout leur temps aux exercices publics et privés du culte et à des devoirs d'obligation et de miséricorde ». Explication que le *Petit Catéchisme* résume ainsi : « le sabbat doit être sanctifié par un repos de toute la journée. Nous devons nous reposer même des activités et des distractions qui sont légitimes les autres jours et consacrer tout notre temps à l'exercice public et privé de l'adoration de Dieu, à l'exception pourtant des instants qui doivent être accordés aux choses absolument nécessaires et aux œuvres de miséricorde »<sup>23</sup>.

On peut se demander si la position des successeurs directs de Calvin et des fidèles du 17<sup>e</sup> siècle en Europe continentale était si éloignée, que cela, de la vision bucérienne. Dans la *Confession de foi du chrétien* que T. de Bèze composa en 1558, six ans avant la

19. *Idem*, 84.

20. *Idem*, 115-116 : Livre II, chapitre X : « La seconde Loi. De la sanctification des jours fériés ».

21. *Idem*, 115.

22. *Les Textes de Westminster*, Aix-en-Provence 1988, 44. Pierre Courthial qui apprécie ces grands textes, note pourtant dans sa Préface : «...certains articles peuvent et doivent, à la lumière de la Parole de Dieu, être contestés (par exemple celui sur le Sabbat chrétien...) » iii.

23. Q. 60, *op. cit.* 80.

mort de Calvin, dont il fut le successeur, à l'article consacré à « La différence des jours et des mets » on lit : « ... suivant ce que le Seigneur a commandé, nous sanctifions l'un des sept jours (Gn 2:3) ; nous le dédions tout à fait aux assemblées ecclésiastiques pour écouter la parole de Dieu ; toutefois... il n'y a chez nous aucune cérémonie judaïque et aucune folle superstition »<sup>24</sup>. Une note du Synode de Loudun (1659) montre que la vision des Églises de France n'était pas sensiblement différente de celle de Bucer. Après avoir relevé que dans la province de Bourgogne on était très peu soigneux en plusieurs endroits de sanctifier le Saint jour du dimanche et que beaucoup de personnes s'occupaient, ce jour-là, d'affaires temporelles, de jeux, de passe-temps, négligeant les exercices de la piété... et se laissant aller au mauvais exemple et à la dissolution, « l'Assemblée... touchée d'une douleur très vive de ce qu'on profanait un si Saint Jour... exhorte tous les Fidèles d'employer ce jour de repos à l'accomplissement des saints devoirs de la piété et aux sacrées fins pour lesquelles il avait été institué... »<sup>25</sup>.

Au 18<sup>e</sup> siècle, on retrouve la même conception bucérienne. Dans le recueil des prières *La nourriture de l'âme* du pasteur Jean-Rodolphe Ostervald (neuchâtelois, pasteur à l'Église française de Bâle), voici une prière du dimanche matin qui le montre bien : « ... que j'emploie aujourd'hui à de saintes prières, à des pieuses lectures et à des œuvres de charité, le temps que j'emploie les autres jours au travail de ma vocation, afin que de cette manière je fasse tourner au bien de mon âme, la cessation du travail, et le repos que tu me prescris »<sup>26</sup>.

Les 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles ont conservé cette sanctification-là du jour du Seigneur. Voici rapidement trois exemples de Catéchismes réformés de langue française très répandus. *Le Catéchisme de l'Église Vaudoise* de Paul Valloton : « comme le sabbat des Juifs, le dimanche doit être non seulement chômé, mais encore sanctifié, c'est-à-dire consacré à Dieu et au culte, aux saintes pensées et aux œuvres de charité ». Après avoir remarqué que « le dimanche ainsi employé est une immense bénédiction pour l'âme ; ... la perle des jours », il précise que « ni les œuvres de charité, ni les ouvrages nécessaires ne sont interdits »<sup>27</sup>.

C.-E. Babut, le pasteur de Nîmes, dans son *Manuel d'instruction religieuse*, note : « le chrétien sanctifiera le jour du Seigneur par l'interruption des travaux ordinaires, par des exercices de piété et des œuvres de miséricorde » et conclut : « Ces habitudes... ne sont jamais négligées sans péril pour la vie spirituelle, ni fidèlement

24. Ed. Michel Réveillaud. *La Revue Réformée*, n° 23-24, 1955, 141.

25. *L'Ancienne Discipline*. Ch. X. Des exercices sacrés de l'Assemblée des fidèles, art. 1. éd. François Méjan, Paris 1947, 257.

26. A. Moudon. De l'imprimerie d'Henri Vincent, 1780. 76 : « prière qu'une personne seule peut offrir le dimanche matin. »

27. Lausanne 1914<sup>8</sup>.

et consciencieusement pratiquées sans bénédiction »<sup>28</sup>. Les pasteurs Amiet, Vincent et Vuilleumier, dans leur 57<sup>e</sup> entretien, parlent ainsi du jour du Seigneur : « Le dimanche est pour le chrétien l'occasion la meilleure de reprendre, de maintenir avec Jésus-Christ le contact indispensable à la vie » et citent Frédéric de Rougemont : « Tout homme qui supprime les dimanches dans sa vie se condamne soi-même... ; car il brise l'échelle que Dieu lui avait donnée pour monter d'ici-bas vers le ciel »<sup>29</sup>.

#### 4. *Le mandat divin*

Il faut remarquer encore que si Calvin a refusé de faire du dimanche un sabbat chrétien il n'a jamais affaibli le mandat divin. *Les Ordonnances des Églises de campagne* de 1547 statuent au chapitre des sermons : « Que de chacune maison tous y viennent les dimanches, sinon qu'il soit nécessaire de laisser quelqu'un pour la garde tant des enfants que du bétail, sous peine de 3 sous (salaire du journalier) »<sup>30</sup>. Quant aux tavernes, elles devaient être closes durant les cultes<sup>31</sup>. Commentant Genèse 2:3, Calvin note au sujet du repos du septième jour de la création : « cet exercice n'est pas pour un âge, ni un peuple, mais est *commun à tout le genre humain* »<sup>32</sup>. On lit dans l'*Institution* : « Dieu n'a jamais requis plus étroitement l'obéissance d'aucun précepte, que de celui-ci »<sup>33</sup>.

Le jour de repos est un don et un ordre de Dieu qu'on ne rejette pas impunément. Pierre Marcel, après avoir remarqué dans son *Catéchisme* que sanctifier ce jour, c'est « d'abord rendre à Dieu ce qui est à Dieu », enseignait, sans faire du dimanche un sabbat chrétien : « Chaque fois que vous ne vous y (à l'Église) rendez pas sans motif majeur valable devant Dieu, vous vous rendez *justiciable* des menaces prononcées contre ceux qui violent le sabbat (Ex 31 : 14,15 etc.) ; vous désertez la cause de Dieu, vous trahissez Son honneur, vous détruisez Son œuvre, vous diffamez Sa renommée, vous êtes responsable de l'incredulité des autres... vous vous détruisez vous-mêmes puisque vous ne donnez pas à Dieu l'occasion d'accomplir Son œuvre en vous... »<sup>34</sup>. Il ne s'agit pas d'une obligation. C'est plus et autre : une *nécessité vitale*. Pour Calvin, vivre ce précepte, c'est reconnaître avec Paul (Ph 2:13) que c'est Dieu qui produit en chacun le vouloir et le faire.

28. *La vie chrétienne*, Carrières-sous-Poissy, 1933 \*.

29. *Vers la vie !*, Lausanne 1921, 180-181.

30. *Calvin homme d'Église*, Genève 1936, 49.

31. *Idem*, 55.

32. *Le livre de la Genèse*, Aix-en-Provence, 1978, 44.

33. *IC.*, II. VIII. 29.

34. *Op. cit.*, 200-201.

### III. CE QUI DEMEURE

La troisième partie de la leçon sur le 4<sup>e</sup> Commandement est consacrée à l'examen de ce qui demeure pour l'Église chrétienne : le repos spirituel, le jour du culte et le repos des travailleurs.

#### 1. *Le repos spirituel*

*Le Catéchisme* l'explique ainsi : « cesser de nos propres œuvres, afin que le Seigneur œuvre en nous ». La question qui suit en précise le comment : « En mortifiant notre chair : c'est-à-dire, renonçant à notre nature, afin que Dieu nous gouverne par son Esprit »<sup>35</sup>. Ce repos est une tâche impossible sans le Christ. C'est pour *Le Catéchisme*, l'aspect le plus important du précepte. Voici, en français moderne, la dernière phrase de la leçon : « devenus réellement les membres du Corps de Christ nous devons renoncer à nos propres œuvres et remettre à Dieu la conduite de notre vie »<sup>36</sup>.

##### a) Confesser son incapacité et confier à Dieu la conduite de sa vie

Voilà une dimension de la sanctification du jour du Seigneur rarement mise en évidence. Dans son *Commentaire* de Genèse 2:3 où il traite de la bénédiction de ce jour « ... que Dieu a spécialement aimé », Calvin écrit : « Cette bénédiction n'est autre chose qu'une consécration solennelle par laquelle Dieu se réserve et s'attribue spécialement l'étude et les occupations des hommes au septième jour »<sup>37</sup>. L'important pour vivre ce repos spirituel est de ne pas faire obstacle à l'action de Dieu et de le laisser agir. Et pour cela, relève *l'Institution* : « Il nous faut complètement reposer, afin que Dieu besogne en nous ; il nous faut céder de notre volonté, résigner notre cœur, renoncer et quitter toutes les cupidités de notre chair ; bref, il nous faut cesser (nous retirer) de tout ce qui procède de notre entendement, afin que Dieu besognant en nous, nous nous reposions en lui... »<sup>38</sup>. L'on peut résumer la conception du repos spirituel dans cette phrase de Calvin : « que nous méditions en toute notre vie un perpétuel repos de nos œuvres, pour que Dieu besogne en nous par son Esprit »<sup>39</sup>. On remarquera l'expression trinitaire du jour du repos, sanctifié par Dieu à la création, ordonné à Israël au Sinaï, portant imprimé en lui la marque du Christ, de l'Eden à la Résurrection, qui devient le jour du Seigneur, où le Père besogne en nous par Son Esprit.

35. *CO*. VI. 63.

36. *Q*. 182, *op. cit.*, 71.

37. *Op. cit.*, 43.

38. *IC*., II. VIII. 29.

39. *IC*., II. VIII. 34.

Cette vision du repos spirituel se retrouve bien aujourd'hui. On lit dans *Le Catéchisme de de Pury, Chapal et Jeanneret* : « Le dimanche nous rappelle non seulement que nous travaillons pour Dieu, mais encore que Dieu travaille pour nous. Le dimanche est ainsi une fenêtre ouverte dans notre fatigue et notre nuit par où la lumière éternelle... se répand sur notre tâche de chaque jour »<sup>40</sup>. Pour Pierre Marcel, en sanctifiant le dimanche « je reconnaiss que mon salut dépend uniquement de l'œuvre que Dieu fait en moi et non pas des œuvres que je fais pour moi-même ou pour Dieu »<sup>41</sup>. Et ce disciple de Calvin, mort en 1992, donnait cette explication du repos : « ... quand arrêtant notre travail, en suspendant nos œuvres habituelles, nous répondions à Dieu et acceptions de lui donner la liberté de travailler en nous par son Esprit, pour y réaliser son œuvre »<sup>42</sup>. Ce n'est pas un repos que je prends « c'est... Dieu qui me donne ce temps de repos, afin que je le prenne avec Lui, que je me repose en Lui »<sup>43</sup>.

### b) Le chiffre sept

Au sujet de ce repos spirituel, *le Catéchisme de Genève* pose la question : « un jour suffit-il pour pratiquer le renoncement ? » et répond : « Non, ce doit être une attitude permanente : on commence un jour, et l'effort se poursuit tout au long de notre vie »<sup>44</sup>. *Le Catéchisme* de 1537 exprimait déjà cette permanence : « qu'en toute notre vie nous méditions un perpétuel sabbat de nos œuvres, afin que le Seigneur œuvre en nous par son Esprit »<sup>45</sup>. *Le Catéchisme* de 1542 développe la même idée dans son interprétation du chiffre 7 : « ... Dans l'Écriture sainte, ce chiffre est le symbole de la perfection. Notre repos spirituel, commencé en cette vie, n'atteindra sa perfection qu'au jour où nous quitterons ce monde. Le chiffre sept en souligne le caractère éternel »<sup>46</sup>. La même idée se lit dans *Le Catéchisme de Heidelberg* qui termine sa leçon sur le quatrième commandement par ces mots : « commençant en cette vie le Sabbath éternel »<sup>47</sup>.

### c) Quel jour, ce septième ?

Avant de fermer ce paragraphe, un mot sur la façon dont

40. *Op. cit.*, 70.

41. *Op. cit.*, 198.

42. *Op. cit.*, 199.

43. *Op. cit.*, 200.

44. Q. 172, 69.

45. *Instruction et Confession de Foy dont on use en l'église de Genève*, in *Joannis Calvini Opera Electa ediderunt Petrus Barth, Guilelmus Niesel...* 5 v., München 1926-1952 (dans la suite OS), OS, I, 386.

46. Q. 174, *op. cit.*, 69.

47. *Kirchenordnung der Kurpfalz*, 1563, in W. Niesel, *Beckunisschriften und Kirchewordnungen der nach Gottes Wort reformierten Kirchen*, München 1931, 175 : « und also den ewigen Säbbath in diesem Leben anfang. »

Calvin envisage le choix du jour du Seigneur. Il manifeste une remarquable ouverture. Voici ce qu'on lit dans *l'Institution* : « Je ne m'arrête point au nombre septième, pour assujettir l'Église en quelque servitude, car je ne condamnerai point les Églises qui auraient d'autres jours solennels pour s'assembler, moyennant qu'il n'y ait nulle superstition, comme il n'y en a nulle quand on regarde seulement à entretenir la discipline et le bon ordre »<sup>48</sup>.

## 2. La discipline ecclésiastique

Voici la deuxième raison pour laquelle le quatrième commandement est donné à l'Église chrétienne : « pour la police ecclésiastique »<sup>49</sup>, c'est-à-dire « assurer une discipline dans la communauté »<sup>50</sup>. Il importe que chacun connaisse le jour du rassemblement dominical et les heures des trois services communautaires. Pourquoi fixer un jour alors qu'il « faut méditer sans cesse les œuvres de Dieu » ? *Le Catechisme* répond : « il faudrait assurément le pratiquer chaque jour ; mais en raison de notre imperfection, un jour spécial lui est réservé... c'est une question d'organisation »<sup>51</sup>.

Sur le contenu des rassemblements, *Le Catechisme* apporte deux réponses qui se complètent. La première : « le peuple s'assemblera pour entendre l'enseignement du Christ, participer à la prière en commun, et confesser sa foi »<sup>52</sup>. Trois éléments du culte sont ici relevés : la prédication, la prière et le témoignage. Sur ce point, Calvin revient souvent. Une citation, parmi beaucoup d'autres, tirée du *Commentaire de Philippiens* 2:15 : « ... Que les fidèles soient comme des lampes, pour luire au milieu des ténèbres du monde... afin que la grâce de Dieu soit mieux connue »<sup>53</sup>. La deuxième réponse dégage ainsi le contenu du quatrième commandement : « Il nous invite à respecter les règles établies dans l'Église pour sa bonne marche spirituelle, qui concernent : la fréquentation des assemblées, la prédication, l'administration des sacrements, et la prière en commun »<sup>54</sup>.

L'offrande qui ne figure pas dans cette liste avait, bien sûr, sa place en ce jour. Avec les prières, elle constituait les sacrifices que tous les prêtres du sacerdoce universel offraient à Dieu. Voici quelques lignes explicites du Réformateur : « ... nos bienfaits sont de saintes oblations que Dieu reçoit de nos mains, et à l'odeur desquels il prend plaisir... l'exercice de charité que Dieu nous commande n'est pas un bien que nous faisons aux hommes, mais

48. *IC.*, II, VIII, 34.

49. *CO.*, VI, 63.

50. Q. 109, *op. cit.*, 68.

51. Q. 176, *op. cit.*, 70.

52. Q. 177, *op. cit.*, 70.

53. *Epître aux Philippiens*, Aix-en-Provence 1978, 279.

54. Q. 181, *op. cit.*, 71.

aussi un service sacré et spirituel fait à Dieu lui-même (Hb 13:6)... » La suite de l'exégèse de Philippiens 4:18, précise que « les autels sur lesquels » nous devons « offrir les sacrifices de nos biens et de nos richesses, ce sont les pauvres et les serviteurs du Christ »<sup>55</sup>.

Dans *l'Institution*, Calvin résume ainsi ce deuxième motif : « que chacun applique son esprit à penser aux œuvres de Dieu pour les magnifier, que nous observions l'ordre légitime de l'Église à ouïr la Parole, célébrer les sacrements et faire les prières solennelles »<sup>56</sup>.

Ce culte qui se célèbre toujours « en présence de Dieu et de ses anges », nous fait aussi habiter avec Christ près du Père. On lit dans le *Commentaire de Colossiens* 3:2 : « souvenons-nous que telle est la vraie et sainte pensée qu'il nous faut avoir de Christ, laquelle nous ravit tout aussitôt au ciel pour l'y adorer, et afin que nos esprits habitent avec lui »<sup>57</sup>. Vision mystique où Dieu et ses anges sont dans nos temples et où les fidèles sont avec le Christ à la droite du Père. La véritable conception du culte de Calvin, que le pouvoir civil a interdit de réaliser à Genève, se lit dans les *Articles de 1537* : « *Il serait bien à désirer que la communication de la sainte Cène de Jésus-Christ fut tous les dimanches pour le moins en usage quand l'Église est assemblée en multitude vu la grande consolation que les fidèles en reçoivent et le fruit qui en procède en toute manière tant pour les promesses qui sont là présentées en notre foi, c'est que vraiment nous sommes faits participants du corps et du sang de Jésus, de sa mort, de sa vie, de son Esprit et de tous ses biens* »<sup>58</sup>. Cette dernière phrase illustre bien l'importance du culte dans sa conception.

Il faudrait tirer des commentaires bibliques du Réformateur quelques phrases mettant en lumière sa vision du culte et de ses célébrants. La dimension d'un article ne le permet pas. Je me limiterai à ce texte que je n'ai pas eu le courage d'éliminer : « Les chrétiens doivent être des lumineux... ils portent la parole de vie dont ils sont illuminés afin qu'ils éclairent les autres... tous ceux qui sont illuminés par la doctrine céleste portent une lumière tout autour d'eux à telle fin qu'ils soient dirigés dans le droit chemin, et le montrent aussi aux autres » (*Commentaire de Ph 2:15*).

### 3. Le « soulagement » des serviteurs

C'est le troisième élément qui demeure en l'Église du Christ du commandement donné à la création, confirmé au Sinaï et qui a trouvé son épanouissement à la Résurrection. *Le Catéchisme de 1537* enseignait que ce jour avait été donné et ordonné : « afin que

55. *Op. cit.*, 314-315.

56. *IC*. II. VIII. 32. Cf. texte latin *OS*. III, 373-374 : « ut statis diebus ad audiendum verbum, ad mystici panis fractionem, ad publicas orationes conveniamus »

57. *Épître aux Colossiens*, Aix-en-Provence 1978, 368.

58. *Articles concernant l'organisation de l'Église et du culte à Genève, proposée au Conseil par les Ministres*. Le 16 janvier 1537. *OS*. I. 370.

nous n'opprimions inhumainement de labeur ceux qui nous sont sujets »<sup>59</sup>. Quant au *Catéchisme* de 1542, il y voyait : « une possibilité de détente « offerte » à ceux qui travaillent pour le compte d'autrui »<sup>60</sup>. Ce signe de l'alliance garde une signification importante. Pierre Marcel était conscient du danger des activités dominicales (par exemple ouverture des magasins...) qui risquent « de vider les églises et de déchristianiser les âmes » en les poussant « à profaner le jour du Seigneur ». Il exhortait les catéchumènes : « Si les chrétiens veulent être fidèles au commandement de Dieu, ils doivent reprendre le combat pour la sanctification du dimanche, en commençant par l'observer eux-mêmes »<sup>61</sup>.

#### IV. L'IMITATION DU CRÉATEUR

A la question : « quand nous invitant au repos, Dieu nous exhorte à suivre son exemple que veut-il nous dire ? », *Le Catéchisme* de 1542 répond : « après avoir crée toutes ses œuvres en six jours, il a dédié le septième à la considération d'icelles. Et pour mieux induire à ce faire, il nous allègue son exemple. Car il n'y a rien tant désirable, que d'être conformes à lui »<sup>62</sup>.

Calvin a bien expliqué cette imitation dans le *Commentaire de Genèse* 2:3 :... « Dieu s'est reposé et a bénî ce repos afin qu'il fut sanctifié parmi les hommes à tout jamais... il a dédié chaque septième jour pour le repos, afin que son exemple nous fût une règle perpétuelle... le Seigneur n'a pas commandé aux hommes de se reposer comme s'il prenait plaisir à notre oisiveté, mais pour que, délivrés de toutes autres affaires, nous appliquions plus franchement nos esprits à reconnaître le Créateur du monde... Dieu ne nous pourrait plus doucement attirer à l'obéissance, ou inciter avec plus grande efficace que quand il nous convie et nous exhorte à le suivre »<sup>63</sup>.

Je laisserai le mot de la fin à la dernière question de la leçon sur le quatrième commandement :

« *L'aspect symbolique de ce commandement contient-il encore pour nous quelqu'enseignement ?* »

Oui, bien sûr, si nous saisissions comme il convient la vérité qu'il exprime : devenus réellement les membres du corps de Christ, nous devons renoncer à nos propres œuvres et remettre à Dieu la conduite de notre vie »<sup>64</sup>.

59. OS. I. 386.

60. Q. 178, *op. cit.*, 70.

61. *Op. cit.*, 206.

62. En 1545, Calvin traduisait ainsi : « ut ad eius imaginem formemur », CO. VI. 65-66.

63. *Op. cit.*, 44.

64. Q. 182, *op. cit.*, 71.

# Échos du Carrefour de la Faculté Libre de Théologie Réformée d'Aix-en-Provence

par Annie BERGÈSE

Beaucoup se sont retrouvés à l'occasion du douzième Carrefour théologique, organisé par la Faculté Libre de Théologie Réformée d'Aix-en-Provence, les 11, 12 et 13 février 1994.

La soirée du vendredi commence avec l'exposé de D. Bergèse : « *Le Saint-Esprit dans un monde en quête d'expérience* ». Le sujet, fort vaste, est traité de manière à dynamiser la réflexion. Il est d'abord montré comment le primat de l'expérience est né de l'anéantissement progressif de cet environnement culturel qui conduisait à la foi chrétienne. Ce constat oblige à se poser alors la question de savoir si la foi décrite en terme d'événement subjectif relève d'une adaptation réussie du christianisme face à la modernité. Pour y répondre, D. Bergèse prend appui sur le texte biblique qui présente l'Esprit comme celui qui atteste la Parole, ne donnant rien d'autre que ce que le Christ a donné. Et il conclut que la recherche permanente des critères du véritable christianisme dont l'horizon se limite à l'expérience individuelle est une impasse.

Avec J.-M. Daumas, invitation est faite de cheminer, de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle au début du XVIII<sup>e</sup>, à travers le Bas-Dauphiné, en Vivarais, en passant par les Cévennes, jusqu'au Bas-Languedoc. A la lumière des témoins de l'époque, enthousiastes ou circonspects, le prophétisme huguenot apparaît très divers. Ce détour historique débouche sur une question d'actualité : peut-on dire qu'à des circonstances exceptionnelles correspond une action extraordinaire de Dieu ?

Par deux fois, A. Kuen choisit de proposer un parcours biblique détaillé.

— Sous le titre : « *Le Saint-Esprit, puissance et personne* » sont d'abord examinés les passages bibliques présentant indubitablement le Saint-Esprit comme personne. Cependant, du fait de l'association Esprit et puissance, portée aussi par les textes bibliques, il est également affirmé qu'avoir le Saint-Esprit, c'est aussi avoir à sa disposition la puissance de Dieu lui-même. Finalement, le titre de la conférence peut être compris comme un itinéraire spirituel : après avoir expérimenté la puissance de l'Esprit à la conversion, nous sommes appelés à le connaître de plus en plus comme une personne.

— Puis, c'est une étude sur la prophétie qui est donnée : « *Les prophètes, hier et aujourd'hui* ». La spécificité de la prophétie est indiquée selon la perspective biblique, en distinguant un exercice occasionnel et un ministère reconnu, en précisant que l'aspect prédictif n'y est pas central. La prophétie la plus répandue dans le Nouveau Testament est liée à des besoins particuliers, son autorité n'est pas absolue, elle se distingue de l'enseignement du fait de l'inspiration et de l'actualisation qu'elle implique. Ainsi, c'est en différenciant la prophétie apostolique (révélation fondatrice) et une prophétie d'exhortation qu'il peut être répondre à la question de savoir si la prophétie est un don pour aujourd'hui : enfin, est abordé le rapport entre le ministère prophétique et la place des femmes dans l'Église.

La contribution de J.-C. Thienpont, « *La musique comme lieu de l'expérience de Dieu* », invite à une réflexion originale : est-il légitime de parler d'une expérience de Dieu et, en cela, d'attribuer un rôle spécial à la musique ? Refusant l'alternative entre une réalité objective de l'ordre du verbal et du fait (« Dieu est là ») et une réalité subjective, relationnelle (« ce jour-là, Dieu était vraiment à l'œuvre »), J.-C. Thienpont préfèrera parler d'une expérience médiate de Dieu. En effet, la musique, sans prétendre porter une proclamation directe de la Parole, pourra être, du fait de sa signification contextuelle, un moyen d'expression s'ajoutant à la Parole.

Un des points forts du Carrefour aura été la conférence à trois voix du samedi soir : « *Le Saint-Esprit dans les différentes traditions chrétiennes* ». Le père F.-R. Wilhelem choisit de se focaliser, peut-être un peu trop spécifiquement, sur l'œuvre d'Irenée. L'exposé sans concession de P. Wells fit saisir, non seulement la spécificité de la pneumatologie protestante, mais aussi les implications liées aux différentes options théologiques, ce qui généra, au plus grand intérêt des auditeurs, un échange soutenu particulièrement avec M. Gueit qui présentait la tradition et la sensibilité orthodoxes.

Trois ateliers sont venus compléter ce programme déjà bien rempli : *Louer Dieu dans l'Esprit : Le retour des démons* ; *Les dons divers et l'unité de l'Église locale*. Ils étaient respectivement animés par A. Kuen, P. Berthoud, H. Kallemyen.

Lors de la table ronde et de la synthèse finales, l'intérêt était loin d'être émoussé. Après les dernières questions ou remarques, P. Wells eut le mot de la fin pour souligner l'union des trois personnes de la Trinité dans l'expérience chrétienne de Dieu, l'Esprit ayant pour vocation de nous conduire à Jésus-Christ et à Dieu le Père. Ce rappel l'amena à distinguer deux sortes de dons : les dons extraordinaires permanents liés au ministère sacerdotal et royal de Jésus-Christ (la générosité, l'exhortation, la miséricorde, etc.) et les dons extraordinaires temporels liés au ministère prophétique de Jésus-Christ (les dons de révélation comme celui de l'apostolat). Exhortation fut faite de ne pas négliger les premiers.

Ainsi, ce douzième Carrefour, conformément aux souhaits des organisateurs, aura été une nouvelle occasion d'approfondir sa réflexion, sa foi et son engagement ainsi que de vivre des contacts fraternels et enrichissants entre chrétiens de milieux ecclésiastiques différents.

Pour ceux qui n'auraient pu s'y rendre, nous signalons que les conférences, les ateliers et le culte dominical ont été enregistrés par STUDIO 2 - Radio Évangile. La Revue Réformée a également l'habitude de publier le texte des conférences.

# LE DIEU DE LA BIBLE EST UN DIEU TRINITAIRE !

Jean BOSC \*

Combien souvent les chrétiens, et d'abord sans aucun doute beaucoup de protestants, considèrent-ils la doctrine de la Trinité comme une spéculation aride et abstraite ! Il leur semble, en effet, que l'affirmation selon laquelle (je reprends les formules traditionnelles) « Dieu est à la fois *Un et Trine* » ou bien « Dieu est une seule essence en trois personnes » sont des expressions qui entraînent les fidèles loin du Dieu de l'Evangile, vers des complications intellectuelles qui ne peuvent pas nourrir la foi, mais qui risquent plutôt de la dessécher et de la rendre inutilement inabordable à l'homme moderne !

## I - CRITIQUE DE LA TRINITÉ

L'objection, n'est pas nouvelle. A la fin du siècle dernier, vers 1890, un théologien, Henri Bois, décrivait de la façon suivante – non pas pour les reprendre à son compte mais simplement pour en donner une vue aussi synthétique que possible – les attaques qui, de toutes parts, étaient lancées contre ce que l'on appelait le dogme grec :

« Le vieux dogme a décidément fait son temps ! (c'est ainsi que réagissaient un certain nombre de chrétiens). Ce n'est qu'un produit de la rencontre de l'Evangile avec la philosophie grecque. Il faut se défaire de ce dogme grec trop respecté par les Réformateurs et hérité du Catholicisme ! Il faut revenir à l'Évangile pur et simple, il faut rendre à l'Évangile sa liberté et sa flexibilité qu'il a perdue grâce à l'interposition d'une métaphysique ! (la métaphysique grecque, bien sûr !), mais qui ne saurait plus avoir de raison d'être dans notre siècle. Il faut de nouveaux

\* Jean Bosc (1910-1969) était professeur de dogmatique à la Faculté de Théologie Protestante de Paris et vice-président de l'ERF.

Ce texte d'une conférence, donnée peut-être dans un cadre de formation permanente, nous a été remis par A.-G. Martin.

dogmes, puisés dans les préoccupations, les besoins de l'heure présente ! (*On aurait pu aussi bien écrire cela en 1966, n'est-ce pas ? !*)... l'Évangile doit être dépouillé de toutes les enveloppes artificielles et étrangères dans lesquelles il a été comme emmailloté, gartotté. Il doit être délivré de l'estampille dont l'intellectualisme grec l'a frappé ! Il retrouvera sa fécondité primitive et sa force de germination ! »<sup>1</sup>.

La doctrine de la Trinité n'est pas *tout* le dogme grec, nous le savons bien ! Il faudrait, en tout cas, la faire accompagner de la doctrine de l'Incarnation. Mais la doctrine de la Trinité est certainement une pièce maîtresse de ce qu'on appelle, de ce qu'on appelait le dogme grec.

Il est incontestable que certaines doctrines de l'Église ancienne, de l'Église des premiers siècles et, tout particulièrement, les deux dogmes centraux de la Trinité et de l'Incarnation (de la Trinité et de la Christologie), ont été élaborés dans un contexte culturel profondément marqué par l'Hellénisme. Il est vrai, également, que la formulation de ces dogmes, ceux qui ont été élaborés aux Conciles de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse et de Chalcédoine ne s'est pas faite sans de nombreux emprunts à la terminologie de la métaphysique grecque. Quand nous parlons d'*essence*, et même de *personne*, de *Substance*, d'*accident*, nous nous référons, à un mode de pensée qui vient directement de Platon ou d'Aristote.

Et l'on peut se demander, on *doit* se demander si ces emprunts étaient vraiment inoffensifs, si, d'une façon ou d'une autre, ils n'ont pas réagi sur la façon de comprendre l'Évangile, s'ils ne comportaient pas, en tout cas, des risques considérables pour la fidélité de l'Église au message qui lui était confié.

Mais n'est-ce pas la question qui nous est posée ? Pas tout à fait ! Il ne s'agit pas, pour nous, de savoir si le dogme grec comporte des risques considérables pour la fidélité de l'Église. Nous devons plutôt nous demander si la doctrine de la Trinité est compatible avec la révélation biblique, c'est-à-dire si elle est une expression fidèle du donné biblique, si le Dieu de la Bible est le Dieu Trinitaire !

## II - LE CHEMIN DE L'ÉGLISE ANCIENNE

Si nous suivons cette formulation, nous partirons de la Révélation de Dieu, telle qu'elle vient à nous dans l'Écriture Sainte. Et nous chercherons à discerner si, à partir de ce point de départ, par conséquent à partir de l'Évangile, ou à partir du Canon de l'Écriture Sainte dans sa totalité, et donc à la lumière de la Parole de Dieu, nous ne sommes pas *invinciblement* conduits à confesser le Dieu Trinitaire, Père, Fils et Saint-Esprit.

1. Les phrases en italique entre parenthèses sont les commentaires de J. Bosc. N.d.L.

Il se peut que ce soit précisément le chemin que l'Église ancienne a été appelée à parcourir. La question est de savoir si elle pouvait en parcourir un autre, ou s'il était, en quelque sorte, inévitable, étant donné le fondement biblique, qu'elle parcourut celui-là !

Il se pourrait en effet qu'à travers les multiples combats dans lesquels elle a été entraînée, contre toutes les hérésies, – contre l'Empire Romain, aussi, – elle ait été menée, dans l'audition de la Parole de Dieu, et en invoquant le Saint-Esprit, jusqu'au point où elle ne pouvait *que* confesser et défendre – dans la faiblesse des formules humaines mais aussi dans l'obéissance de la foi – la doctrine de la Trinité ! Il se pourrait, aussi, qu'en confessant le Dieu Trinitaire, l'Église se soit précisément décidée *pour* le Dieu de la Bible, qu'elle se soit décidée *pour* le Dieu de Jésus-Christ, *contre* le Dieu des philosophes et des savants. C'est-à-dire contre le « Dieu-Explication » que les hommes inventent toujours à nouveau, sous des formes nouvelles qui, en définitive sont aussi les formes anciennes !

N'est-ce pas ce que voulait déjà dire, d'une certaine façon, Justin Martyr, ce Père apologète du milieu du Second Siècle, vers 150, lorsqu'il écrivait : « On nous appelle *athées*. Oui, certes, nous l'avouons ! Nous sommes les *athées* de ces prétendus dieux ! Mais nous croyons au Dieu très Vrai, Père de la Justice, de la Sagesse et des autres vertus, en qui ne se mélange rien de mal ! Avec lui nous vénérons, nous adorons, nous honorons, en Esprit et en Vérité, le Fils venu d'auprès de Lui, qui nous a donné ses enseignements, et l'armée des autres bons anges qui l'escortent et lui ressemblent, et l'Esprit prophétique ! »

Justin n'est peut-être pas un témoin absolument pur, puisqu'il a été profondément marqué par la philosophie grecque. Il a été philosophe avant de se tourner vers la foi chrétienne. Et la doctrine de la Trinité était très loin d'avoir trouvé sa formulation définitive, lorsqu'il l'écrivait.

Mais, dans un texte comme celui que nous venons de citer, il y a une trace sur le chemin où il a beaucoup été tâtonné, pendant plusieurs siècles, mais que l'Église ancienne a suivi, et qui l'a conduite à la confession du Dieu trinitaire.

### III - LA RACINE EST DANS L'ÉVANGILE

L'Évangile nous annonce que nous sommes « fils » ou encore « enfants de Dieu ». « Bien aimés, écrit Jean dans la première Épître, nous sommes maintenant enfants de Dieu. Et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. » C'est-à-dire ce que nous serons comme enfants de Dieu lorsque cette filiation sera totalement manifestée ! Lorsque cela sera manifesté, nous serons semblables à Lui, parce que nous le verrons tel qu'il est !

Tel est le cœur du mystère, mystère qui nous concerne tous. Nous sommes enfants de Dieu, c'est-à-dire, le Dieu juste, Saint et Tout-Puissant, le Dieu d'Israël, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et de Jacob, le *Seigneur* qui habite une lumière inaccessible, dont les pensées ne sont pas nos pensées et dont les voies ne sont pas nos voies. Dieu veut être notre *père* et nous avoir pour ses *enfants*.

Cela signifie très exactement, comme le texte de Jean l'indique, que Dieu veut nous conduire à le *voir tel qu'il est* et, dans ce face à face, dans cette *rencontre* éternelle, à être semblables à Lui !

Nous ne sommes pas encore parvenus à ce but, loin de là ! Mais la décision est prise. Le lien qui nous unit ainsi à Dieu, qui fait de nous ses enfants *parce qu'il veut être notre Père*, est déjà établi.

Le Seigneur qui s'est révélé tout au long de l'histoire du Salut comme le Dieu de l'Alliance, le Dieu qui veut être un Dieu pour l'homme, a voulu que cette Alliance ait cet accomplissement. Et qu'elle aboutisse à une communion *totale* du Père et de ses fils. C'est là notre foi ! Et pourtant, quelle Parole incroyable !

Car tels que nous sommes dans notre humanité, nous ne sommes pas du tout les fils de Dieu. Nous n'avons aucun droit à être appelés ses enfants. Ceci aussi l'Écriture le dit. « Qu'est-ce que l'homme pour que tu te souviennes de lui ? Et le fils de l'homme pour que tu prennes garde à lui ? » (Ps 8:5). Nous sommes des mortels qu'un souffle suffit à balayer, des êtres limités sous la voûte du firmament qui n'est pas le ciel des cieux. Et sur cette petite terre, nous sommes les esclaves de notre orgueil et de nos mensonges. Nous sommes, dit Saint Paul, « étrangers aux alliances de la Promesse, sans espérance et sans Dieu dans le monde ! » Comment est-il possible que nous soyons « enfants de Dieu », que Dieu nous appelle lui-même ses « enfants » ou que la Parole de Dieu nous annonce cette Bonne Nouvelle ?

Le Nouveau Testament ne propose qu'une seule réponse : à cause du *Fils* ! Car si nous, nous n'avons aucun *droit* à être appelés « enfants de Dieu » si nous ne sommes enfants de Dieu *que par adoption*, parce qu'il a plu à Dieu dans sa souveraine miséricorde de nous appeler à sa communion, c'est à cause du Christ ! A cause du Fils ! Il nous a prédestinés, dans son Amour, à être ses enfants d'adoption, par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de Sa Volonté.

Il n'y a, à proprement parler, qu'un Fils, le *fils unique*, Jésus-Christ !

Il n'y a jamais dans le Nouveau Testament de confusion entre le « *Fils unique* », et les *fils* que nous sommes *devenus* en lui. Il est toujours le *premier* : *Distinct* de nous ! « Il est le premier-né de toute la création ! Le premier-né d'entre les morts. Le premier-né entre plusieurs frères ! » Et si, comme le dit l'Épître aux Hébreux, « le Christ n'a pas honte d'appeler les hommes ses frères » (et c'est

vrai qu'il les a appelé « ses » frères), jamais dans le Nouveau Testament, les hommes n'appellent le Christ *leur frère* ! La relation est irréversible ! Christ, le fils unique et, par conséquent, en tant que tel, il est l'auteur, la source et le fondement de notre *filiation*.

Il est le Fils Unique ! Ce que nous sommes prédestinés à être – d'après le texte, cité plus haut, de la première Épître de Jean – *semblables à Dieu*, parce que le *voyant face à face*. Le Fils, lui, l'est de plein droit ! Il l'est de par son *origine* même. Il ne l'est pas parce qu'il a été adopté. Il l'est parce qu'il l'est !

Alors que nous allons (sans en avoir la possibilité ou la capacité en nous-mêmes), vers la manifestation de ce que nous sommes par *adoption* – et donc par la pure Grâce de Dieu, parce qu'il a plu à Dieu de faire de nous ses enfants – le Fils, le Fils Unique, Lui, l'est de *droit*.

Quand il entre dans le monde des hommes, Jésus-Christ vient d'en haut ! Il est *envoyé* par le Père et il est *donné* au monde. Les chemins sont donc absolument inverses à l'origine, d'après l'Écriture Lui *vient* de Dieu. Nous, nous *allons* vers Dieu. Il y a là toute la distance qui existe entre le Fils Unique qui est à sa *place en Dieu*, et nous, les adoptés, à qui cette place est accordée comme un pur cadeau. Il *est*. Il faut dire, si nous suivons le Prologue de Jean : Il *était* avec Dieu. Il est le Fils Unique qui est dans le sein du Père, le Fils de son Amour. Celui qui est *toujours en face de son père* ! Il est donc la parfaite image du Père.

L'amour du Père pour le Fils est tel que le Père se *ivre totalement* dans cet Amour, et, qu'en regardant son Fils, il se voit totalement lui-même, et se connaît totalement lui-même ; il se *regarde vraiment*.

Et l'amour du Fils pour le Père est tel qu'en le regardant, il le reflète totalement : « Que tous soient *un* comme toi, Père, tu es *en moi* et comme je suis *en toi*... » dit Jésus dans la prière sacerdotale.

C'est pourquoi, d'ailleurs, le Fils est Unique ! Quand une image est là, vivante et parfaite, totalement *conforme* à son modèle vivant, lorsque le je et le tu sont si totalement l'un pour l'autre, qu'ils se connaissent et s'aiment sans aucune réserve et sans aucune ombre, comment pourrait-il y avoir une autre image, une seconde image, une autre parole entre eux ?

« Je connais mes brebis et elles me connaissent, comme le Père me connaît et comme je connais le Père ! »

#### IV - TRINITÉ ET INCARNATION

Lorsque le Nouveau Testament rapporte toutes ces paroles de Jésus ou, par exemple, lorsque Paul affirme que Jésus-Christ est

l'image du Dieu visible, il parle du *fils incarné*, de celui qui a habité parmi nous, de la Parole qui est devenue *homme*, qui a été un homme vivant au milieu des hommes. La Bible parle du Christ qui est mort et ressuscité, mort comme un homme et ressuscité par la Gloire de Dieu. Mais si Jésus-Christ, dans son humanité, a été *image de Dieu*, si l'on peut dire du Christ, tel qu'il était dans l'unité de sa personne, qu'il a été image née de Dieu, n'est-ce pas que, dans l'unité de cette personne – qui est le second mystère de la foi chrétienne –, il a été totalement conforme au Fils de Dieu qu'il était aussi ?

Sa nourriture quotidienne, du commencement jusqu'à la fin de sa vie, n'a-t-elle pas été de faire la volonté de son Père ? Christ a été image dans son humanité aussi, parce que, dans cette humanité qui était la sienne, dans l'humanité qu'il a prise, il a été pleinement accordé à l'image qu'il est comme *fils unique*.

En étant envoyé et en venant dans le monde, le Fils Unique a été l'auteur et le médiateur de notre filiation. « Nous aussi, dit l'Épître aux Galates, lorsque nous étions enfants, nous étions sous l'esclavage des rudiments du monde. Mais lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme, né sous la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi et que nous recevions l'adoption ! »

Le Fils Unique, envoyé du Père, est venu *pour* les hommes. Sa présence et son œuvre n'ont pas eu d'autre but que de rassembler ses brebis dispersées. C'est-à-dire d'arracher les hommes aux ténèbres et à l'esclavage dans lesquels ils se débattent, de leur apporter et d'accomplir pour eux le pardon de Dieu, de les faire participer à la victoire de sa Résurrection, pour en faire des hommes nouveaux, des hommes *pour* Dieu, des hommes *semblables* à ce Dieu. Par conséquent, tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a été, il l'a été et il l'a fait pour ouvrir à ces hommes l'accès à la communion avec son Père ! Il a voulu nous avoir pour *Frères* ; il a voulu, puisque nous étions, par Sa Grâce, ses frères, que nous devenions, en lui, et par lui, *conformes* à Dieu, que nous devenions des hommes à *son image*. Nous tous, qui, le visage découvert, contemplons comme dans un miroir la Gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la *même image*. C'est-à-dire en la même image que celle que Jésus-Christ est : l'image de Dieu ! Christ veut nous faire participer à la communion qu'il a avec son Père. Car « comme le Père m'a aimé, je vous ai aussi aimé ! » dit-il.

Autrement dit, en lui, nous sommes appelés à *l'unité* avec le Père. Il ne faut pas simplement dire : « nous sommes appelés à l'unité avec le Père », mais aussi : « Nous sommes introduits dans cette unité ! »

« Afin que tous soient UN, comme Toi, Père, tu es en moi, et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous ! »

Ainsi, Dieu nous est révélé par le Fils Unique qui est dans le sein du Père. C'est pourquoi Jésus-Christ peut dire à Philippe : « Celui qui m'a vu a vu le Père ! »

Peut-on voir le Fils ? L'homme a-t-il des yeux capables de s'ouvrir à la Révélation du Père, qui est le Fils Unique ? Certainement pas. Car le Fils de Dieu ne vient pas dans la Gloire de façon à frapper les regards. Il vient dans l'abaissement. S'il venait dans l'éclat majestueux de sa puissance, il serait possible qu'il s'impose aux hommes. Mais cela ne pourrait être que pour les confondre, pour les faire mourir. Car l'homme ne peut pas voir Dieu sans mourir ! Car le cœur des hommes ne pourrait pas être touché si leur personnalité était écrasée par cette Gloire. Il a été proposé à Jésus-Christ de se manifester en tant que Fils de Dieu, par une manifestation extérieure et éclatante. Cela venait du diable, et constituait une tentation. Le diable savait parfaitement ce qu'il faisait.

Pour être la Révélation du Dieu d'Amour, le Fils devait venir dans l'abaissement ! Car Dieu est un Dieu qui s'est abaissé, afin de retrouver les hommes dans leur misère, afin de se rendre totalement solidaire de leurs détresses et de leur péché ; afin de les trouver là où ils sont : au fond de l'abîme ; afin d'établir le lien de communion qui, dans l'amour, dans l'Amour seulement, pourrait les unir, en lui, à son Père.

## V. LE FILS ET LE SAINT-ESPRIT

Si le Fils est, en définitive, aussi invisible que le Père, quoique sur la terre, comment l'homme peut-il voir ? Comment peut-il croire ? Comment peut-il entrer dans cette communion que le Fils a fondée ?

Le Nouveau Testament répond du début jusqu'à la fin : par le Saint-Esprit !

Le Saint-Esprit agit dans le cœur de l'homme, de telle façon qu'il y rend efficace ce qui a été fait par le Fils. *Pour lui*, le Saint-Esprit est précisément celui qui fait voir ce que l'œil ne peut pas voir !

« Jusqu'à ce jour, dit Paul, lorsqu'on lit Moïse, un voile est jeté sur leurs cœurs ; mais lorsque les cœurs se convertissent au Seigneur, le voile est ôté ! Car le Seigneur, c'est l'Esprit ! Et là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (2 Co 3:15-17).

C'est le Saint-Esprit qui rend effective *l'adoption*. Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu.

« Et vous n'avez pas reçu un esprit de servitude, pour être encore dans la crainte, mais vous avez reçu un esprit d'adoption, par lequel nous crions : « Abba ! » « Père » ! L'Esprit lui-même rend témoignage à notre Esprit que nous sommes enfants de Dieu ! (Rm 8:15.16).

C'est le Saint-Esprit qui, créant en nous un cœur *nouveau*, le cœur nouveau qui est annoncé par les prophètes, nous donne d'aimer Dieu. « L'Amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné ». (Rm 5:5).

Ainsi, le Saint-Esprit *scelle* en nous, comme un sceau (l'image du sceau, elle aussi, est néotestamentaire), tous les biens acquis par le Fils. « Il est à noter, écrivait Calvin, que cependant que nous sommes hors de Christ et séparés d'avec lui, que tout ce qu'il a fait et souffert pour le salut du genre humain, nous est inutile et de nulle importance ! ».

Il est essentiel que Jésus-Christ soit mort et ressuscité ; cependant, tant que nous ne le voyons pas, il nous est inutile !

« Il faut donc, continue le réformateur, pour nous communiquer les biens dont le Père l'a enrichi et rempli, qu'il soit fait nôtre et qu'il *habite en nous*. Or, le Saint-Esprit est le lien par lequel le Fils de Dieu nous unit à lui (ou à soi) avec *efficace* ! »

Il est possible de dire ou, plus exactement, l'Écriture Sainte nous dit : « Le Saint-Esprit est *témoin* ».

Témoin du Fils ! De Jésus-Christ ! Et lorsqu'il témoigne du Fils, il témoigne du Père. Car le Fils est le Fils du Père. Et le Fils est la Révélation du Père. Le Saint-Esprit ne dit jamais autre chose que le Père et le Fils. Il ne dit rien d'autre que ce qui est dit *par* le Père *dans* le Fils et, par conséquent, dans l'Incarnation. Ou, pour exprimer les choses d'une autre façon, le contenu de la Révélation à laquelle nous avons accès par l'action du Saint-Esprit en nous, n'est personne d'autre que la *personne* du Fils incarné ! C'est Jésus-Christ lui-même qui le dit et le répète. Relisez tous les discours de Jean : « Quand sera venu le Consolateur que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de Vérité qui vient du Père, il rendra témoignage de moi ! » ... « Quand le Consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité. Car il ne parlera pas de lui-même (le Saint-Esprit ne parle jamais de lui-même !) mais il dira ce qu'il a entendu, et il vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera (c'est-à-dire il *manifestera*, pour vous, ce que je suis) parce qu'il prendra de ce qui est *moi* et vous l'annoncera ! ».

## VI. LE TÉMOIGNAGE DU SAINT-ESPRIT

Ce témoignage, le Saint-Esprit ne le rend pas devant nous. Jésus-Christ a été le *témoin* qui a témoigné devant nous. Le Saint-Esprit rend ce témoignage en nous, dans le secret de notre cœur et de notre pensée.

Surtout ne pensons pas que le Saint-Esprit, tel qu'en parle l'Écriture Sainte, en particulier le Nouveau Testament, soit quelque

puissance contraignante qui nous remplisse, annihilant, en quelque sorte, notre volonté ! Il n'est pas cette puissance contraignante ! Il n'est pas non plus une puissance impersonnelle. Il n'est pas un fluide divin qui se substitue, en quelque sorte, à nous, de telle sorte que ce que nous ferions, nous le ferions non pas nous-mêmes, mais comme liés ou étourdis, ou emportés dans je ne sais quel élan mystique.

Bien au contraire, le Saint-Esprit est l'Esprit de *liberté*. Il nous rend *libres*. Enfin *libres* ! Autrement dit, il nous libère des puissances qui nous rendent esclaves, et il nous *donne d'être vraiment nous-mêmes*.

Il nous donne de pouvoir dire *oui* à notre véritable vocation, d'être tels que Dieu nous veut. Il est toujours une puissance personnelle, qui éclaire, qui conduit, qui nous parle. Nous pouvons lui résister, et nous pouvons aussi l'attrister, car il est l'Esprit du Dieu d'Amour.

En tout ceci, l'Esprit ne fait jamais autre chose que nous montrer le Fils, et par conséquent le Père, et nous conduire à eux. On pourrait dire, d'une certaine façon, que le Saint-Esprit n'a pas de domaine propre. C'est pourquoi la théologie a tellement de peine avec la doctrine du Saint-Esprit ! Nous ne connaissons pas le Saint-Esprit en lui-même. Nous ne le connaissons que par son efficace, par sa vertu. Nous savons qu'il est là, parce que nous sommes en Jésus-Christ et que nous adorons le Père. Nous savons qu'il est là parce qu'il nous est simplement donné de dire : « Jésus est le Seigneur ! ».

« Car, dit Paul, nul, s'il parle par l'Esprit de Dieu, ne peut dire : « Jésus est anathème ! » Et nul ne peut dire : « Jésus est le Seigneur » si ce n'est par le Saint-Esprit ! Reconnaissez à ceci l'Esprit de Dieu. Tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu en chair est de Dieu ».

Et c'est pourquoi, dans tout le Nouveau Testament, « être en Christ » ou « être dans l'Esprit » sont deux réalités très proches, considérées sous des angles différents.

En nous adressant au Fils et au Père, il est l'Esprit du Père et du Fils. C'est *lui* qui nous *prend* et qui, en nous faisant *participer au fils*, en nous faisant communier, communiquer au Christ, nous introduit dans la communion du Père et du Fils.

Or, nous introduire dans la communion du Père et du Fils (« Père, que nous soyons *un* comme le Père et le Fils sont *un* ! »), personne ne peut le faire que Dieu lui-même !

C'est encore Paul qui écrit aux Corinthiens que « la sagesse de Dieu » — c'est-à-dire le mystère de sa vérité et de son dessein, mystère qui est manifesté dans le Christ crucifié — « est inaccessible à l'homme » quel qu'il soit, est inaccessible à la créature, quelle qu'elle soit. Car ce sont des choses que l'œil ne voit pas, que l'oreille

n'entend pas, qui ne montent pas au cœur de l'homme ! » « Mais, nous dit-il, Dieu nous les a révélées par l'Esprit. Car l'Esprit sonde tout, même les profondeurs de Dieu ! ».

En effet, personne ne connaît les choses de Dieu si ce n'est l'Esprit *de* Dieu ! Le Saint-Esprit est l'Esprit de Dieu, comme l'esprit de l'homme est l'esprit de l'homme. Dans le Fils, et par l'Esprit, nous avons communion avec le Père.

Selon l'Épître aux Éphésiens, « par lui (c'est-à-dire par Christ), nous avons accès auprès du Père par un même Esprit ! ».

## VII. « MON PÈRE... ET VOTRE PÈRE »

Le Père des lumières, par conséquent le Père, le Dieu qui habite une lumière inaccessible. Le Seigneur qui est au ciels dans le mystère incompréhensible de sa sainteté et que, pourtant, dans le Fils et par le Saint-Esprit, nous osons, à cause du *commandement* qui nous en a été donné par le Fils lui-même, appeler : « Notre Père qui est au ciels ».

Le Père, qui est caché dans sa souveraine liberté, et auquel il a plu de se révéler à nous, non pas en nous enseignant de loin quelques vérités, mais en nous envoyant le *fils* et le *Saint-Esprit*, afin que, *pareux*, nous soyions introduits dans son mystère d'amour.

« Personne, dit Saint Jean, n'a jamais vu Dieu ! Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous. Et son Amour est parfait en nous. Nous connaissons que nous demeurons en lui (par conséquent « en Dieu le Père ») et qu'il demeure en nous, en ce qu'il nous a donné de son Esprit, qu'il nous a *saisis* par conséquent par son Esprit ! Et qu'en nous faisant communier à lui-même, il nous a aussi donné de nous aimer les uns les autres ».

Et Jean continue : « Et nous, nous avons vu, et nous attestons que le Père a envoyé le Fils comme sauveur du monde. Celui qui confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu ! ».

Et, partant de cette communion, dans laquelle nous sommes introduits pour devenir semblables à Dieu, il est possible de dire avec la doctrine, mais aussi avec l'Écriture :

Le Père est Dieu,

Le Fils est Dieu,

Le Saint-Esprit est Dieu.

Le Fils vient du Père. Il est lui-même la révélation du Père. Celui qui l'a vu a vu le Père. De même nous avons appris que l'Esprit est l'Esprit qui sonde *tout*, même les profondeurs de Dieu. L'Esprit qui vient de Dieu, l'Esprit que Dieu envoie. Le Fils est donc *Dieu révélé*. Le Saint-Esprit est Dieu se révélant en nous.

Si Dieu se dévoile ainsi, il communie ainsi à nous, il se dévoile tel qu'il est en lui-même. C'est *lui* qui vient ! Et si inadéquat que soit toujours notre langage, si balbutiant que nous restions, nous sommes conduits à dire : Dieu, dans sa Révélation, est Père, Fils et Saint-Esprit ! Et s'il se révèle comme Père, Fils et Saint-Esprit, si sa Révélation est vraiment sa révélation, la révélation de lui-même, il est aussi en lui-même, dans le mystère de son être, *Père, Fils et Saint-Esprit* !

Le Père est Seigneur,

Le Fils est Seigneur,

Le Saint-Esprit est Seigneur.

Et pourtant, Dieu est le Dieu unique !

L'Épître aux Éphésiens fonde sur cette affirmation *l'unité* de l'Église. Si l'Église est une, et doit être une, c'est parce qu'il y a un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. Il y a *un* corps. *Un seul corps. Et un seul Esprit* !

Comme aussi vous avez été appelés à une seule espérance par votre vocation, il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Un seul Dieu et Père de tous, qui est *au-dessus* de tous : le Père ! *Et parmi tous* : le Fils ! *Et en tous* : le Saint-Esprit !

Ici, nous achoppions, n'est-ce pas ? Le Mystère dépasse notre entendement ! Comme les *trois* ? Anselme de Cantorbury disait déjà : « *Quid tres ? nescio !* », « Quoi, trois, quoi ? Je ne le sais pas ! ».

### VIII. TRINITÉ DANS L'UNITÉ

Comment les trois, le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont-ils le dieu *unique* ? Si grande que soit l'unité, par exemple, entre deux êtres, nous ne pouvons jamais les imaginer que comme deux êtres distincts !

Dieu est le Dieu unique. Le Seigneur de toutes choses. Mais son unité, ou son *unicité*, n'est pas une unité arithmétique, une *réduction* à un. Pour être le « Dieu un », il n'est pas le *Dieu tout seul*, une sorte d'unité absolutisée, comme les mathématiciens, le pensent peut-être. Son unité est une unité *vivante*. Elle implique des relations, un *mouvement*, et une *vie* ! Rappelons-nous le signe du buisson ardent en Exode : « Il vit, il brûle, mais il ne se consume jamais ! ».

Dieu est vivant ! Et sa vie est *amour*. Le Père *aime* le Fils et le Fils *aime* le Père. Et leur communion, le lien et leur Amour, est le Saint-Esprit ! Ils s'aiment dans l'Esprit. Et leur unité est si totale et si parfaite qu'ils vivent *totalemen*t la même divinité ! Leur unité est si parfaite qu'ils vivent cette divinité dans toute sa plénitude et son

éclatante vérité. Et leur amour est si parfait qu'ils sont totalement présents l'un à l'autre !

Certes, le Père n'est pas le Fils. Et le Fils n'est pas le Saint-Esprit. Et le Saint-Esprit n'est pas le Père. Mais leur unité est *si totale, si pleine, si indissoluble*, et leur amour si *totalelement parfait, parce qu'ils sont le Dieu unique*, ils sont, pouvons-nous dire, *trois fois le même Seigneur* ! Ou encore, comme l'on dit en théologie, *trois manières d'être le même Dieu* ! Dans la plénitude d'une souveraine liberté. Dans la plénitude de leur toute-puissance, de *sa toute-puissance*. Dans la plénitude d'une unité totalement transparente. Dans la plénitude d'un amour sans aucune réserve.

Ils sont *un et trois. Trois mais un*.

Un dans la Trinité. Et ils le sont dans l'Amour. Et c'est dans cette communion que nous sommes appelés à entrer les uns et les autres. Et toute la réconciliation, et toute l'histoire de la Rédemption, consiste simplement à faire de nous des hommes qui soient capables de participer à cet amour, de communier à cette communion. Bien sûr, dans toute la distance qu'il y a entre la créature et le Créateur ; mais à être ainsi des hommes, des créatures... la deuxième épître dit... « participant à la communion divine ». Participant à la nature divine !

Je viens juste de dépasser le donné biblique — juste à l'instant ! — Et de pénétrer dans le domaine où l'Église réfléchit au Mystère, et essaie d'en rendre compte. Je m'en suis tenu, aussi longtemps que possible, strictement aux affirmations de l'Écriture. Et puis je les ai dépassées. N'est-ce pas le donné biblique qui nous a conduits jusque-là ?

Grégoire de Naziance s'écriait : « Je ne puis en concevoir *un* que trois ne reluisent alentour ! Et je n'en puis discerner trois qu'aussitôt je ne soit réduit à un seul ! ». Il disait cela manifestement en auditeur et en lecteur de l'Écriture Sainte. Et c'est parce qu'il écoutait cette Écriture Sainte qu'en effet, il ne pouvait en concevoir *un que trois* ne reluisent alentour, et qu'il ne pouvait en discerner trois qu'aussitôt il ne soit ramené à un seul !

## CONCLUSION

En réfléchissant et en sondant les Écritures, l'Église a été conduite à appliquer sa réflexion à de multiples aspects de ce mystère. Elle a été amenée à chercher ; elle a été amenée à sonder de ce mystère le plus grand nombre de dimensions. Elle l'a fait chaque fois avec les moyens linguistiques et intellectuels qui étaient à sa disposi-

tion, chez les hommes qui cherchaient à comprendre. Elle a cherché dans la faiblesse de l'intelligence humaine. Elle a cherché dans la limitation des langages humains, mais, avec la *soif de savoir* ; et l'Amour du Dieu, insaisissable, certes, incompréhensible et qui le reste, parce qu'il est miséricordieux, est venu jusqu'à nous.

Ainsi sont nés ces termes et ces expressions que je n'ai pas prononcés, qui nous paraissent au premier abord abstraits, ou quelquefois incompréhensibles, mais qui manifestent *toujours* cette volonté de chercher à comprendre pour mieux adorer.

Nous avons essayé de refaire une partie du chemin de l'Église ancienne, entre le dernier livre de l'Écriture Sainte et les dogmes qui ont donné naissance à la doctrine de la Trinité, au IV<sup>e</sup> siècle. Deux choses nous sont apparues.

1. La première est que le *vrai Dieu*, le Dieu de la *révélation*, le Dieu cru et confessé par la foi chrétienne est *vraiment* et ne peut être *que* le Dieu père, *fils* et *Saint-Esprit*. Le Dieu vivant, *libre et aimant*. Le Dieu, donc, qui est au-delà de tout ce que nous pouvons penser et concevoir. Le Père dont l'être plonge dans des abîmes inaccessibles, et qui, cependant, est le Dieu qui s'est approché de nous pour nous appeler à sa communion, pour nous faire participer à ce mystère d'Amour qu'il est.

Il est le Dieu qui, dans sa *totale et souveraine liberté* a *pu et a voulu*, *a voulu* et *a pu*, s'abaisser dans son Fils et par son Esprit, pour faire *alliance* avec nous, pour que nous ayions accès à *lui*, pour que nous entriions dans sa communion !

Ce que Saint Justin disait et que nous avons rappelé au début de notre réflexion, est vrai : nous sommes athées ! Et il sied de dire cela au XX<sup>e</sup> siècle en pensant à tous les dieux que nous forgeons ! qu'il s'agisse du Dieu Horloger, du Dieu qui n'est que la projection de nos idées les plus élevées ou de nos idéaux, ou de nos désirs les plus équivoques, du Dieu que nous fabriquons et qui sert *d'explication* à ce que nous ignorons, *d'alibi* à nos volontés de puissance ou de *justification* à nos entreprises les plus équivoques, c'est vrai, nous sommes athées. Athées vis-à-vis de tous les dieux du monde et de toutes les religions !

Nous croyons, en effet, au Dieu *unique*, Père, Fils et Saint-Esprit, le Dieu *vivant*, qui est purement et simplement, selon sa Révélation à Moïse : *je suis*. Sans aucune autre référence, sans aucune autre dépendance, et qui, pourtant, est venu parmi les hommes à Noël et a répandu son Esprit à Pentecôte. Sans autre raison que son *mystère d'amour*.

2. La seconde chose que nous pouvons comprendre est qu'il n'y a aucune réalité, aucune vérité de la foi chrétienne qui ne prenne sa source et ne soit habitée et nourrie par la référence au Dieu trinitaire.

Nous croyons souvent, beaucoup de chrétiens croient, qu'il s'agit, ici, d'une affirmation — l'affirmation du Dieu Trinitaire — un peu étrange, d'une affirmation qui a un aspect particulier, qui est spécialement mystérieuse dans le donné révélé. Une affirmation réservée aux chrétiens très avancés, ou aux intellectuels chrétiens ! On se trompe en imaginant que croire au Dieu de Jésus-Christ est l'essentiel et au Dieu accessoire.

Le Dieu trinitaire est le fondement et la source de toute notre vie chrétienne. Il est le fondement, la source et la substance de toute notre foi chrétienne. C'est lui qui nous cerne et nous accompagne de toutes parts ! Il a créé, dans un mouvement de son Amour débordant, les cieux et la terre. Mais il les a créés par sa Parole, c'est-à-dire par son Fils et par son Esprit.

Toute parole sur la terre, y compris la parole humaine la plus vaine, n'existe, ne peut être proférée qu'en référence à *sa parole* ! Et toute vie sur la terre, même la vie la plus banale, n'est possible que par son Esprit qu'il a fait jaillir.

Quand Dieu a voulu sauver les hommes, il a envoyé ses deux témoins, le Fils et l'Esprit. Le Fils qui nous rachète et l'Esprit qui nous rend participants de la réconciliation accomplie. Dieu rassemble son Église dans son Fils qui est le fondement de la communauté chrétienne et par l'Esprit qui la rassemble et l'édifie en Christ, pour l'envoyer, au nom du Christ, en mission.

Tout ceci pour qu'à la fin des jours, dans le Royaume de la gloire où toutes choses seront récapitulées, nous soyons tous ensemble dans la communion de la sainte Trinité !

Il y a, à la fin de l'Apocalypse, une vision de la Cité Céleste qui est particulièrement évocatrice :

« Il me montra, dit Jean, un fleuve d'eau de la vie, limpide comme du cristal qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place de la ville, la Cité terrestre, la Cité des hommes, et sur les deux bords du fleuve, il y avait un arbre de vie, produisant douze fois des fruits, rendant son fruit chaque mois, et dont les feuilles servaient à la guérison des nations. »

Le fleuve d'eau, c'est *l'Esprit* ! Par *lui* et en *Christ*, l'Agneau, nous serons en communion avec Dieu et ce sera la paix du Royaume. Notre vie d'homme créée, notre vie humaine, notre vie d'hommes nouveaux, créés à nouveau dans la justice et la sainteté que produit la Vérité, notre espérance, tout à sa réalité en Dieu père, fils et Saint-Esprit !

C'est pourquoi, lorsque nous recevons le signe de notre incorporation à l'Église de Jésus-Christ, nous sommes baptisés « Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ».

Et c'est pourquoi aussi, chaque fois que nous nous rassemblons pour le confesser, pour écouter sa Parole, pour communier avec lui,

nous recevons, avant de partir vers notre vie de tous les jours, vers toutes nos tâches, vaines et grandes, la bénédiction de la Sainte Trinité :

« Que la Grâce de notre Seigneur Jésus-Christ,  
et l'Amour de Dieu le Père,  
et la communion du Saint-Esprit  
soient avec vous,  
car c'est à lui qu'est la gloire,  
au siècle des siècles ! »

## « SOUFFRIR, MAIS POUR QUOI ? »

Pierre MARCEL

Tous, sans exception, nous sommes appelés à souffrir. Mais quand la souffrance nous empoigne, subitement ou surnoiselement, nous nous interrogeons douloureusement : Pourquoi moi, et pas un autre ? Qu'aurais-je donc fait pour mériter de telles souffrances ? Quel sens, s'il en existe, peuvent donc revêtir tant de peines, tant de misères ? Et Dieu dans tout cela, où donc est-il, que fait-il ?

Le pasteur Pierre Marcel dans cet ouvrage – son testament spirituel auquel il mettait le point final quelques jours avant sa mort – cherche à répondre à nos interrogations. Aux *pourquoi* du doute, de la crainte et de l'incompréhension et même de nos révoltes, il répond par le *pour quoi*, **dans quel but**, de l'intelligence de la foi. Se faisant un écho scrupuleux de l'enseignement biblique, il nous révèle que la souffrance pour le chrétien n'est jamais ni punition, ou expiation, ni châtiment divin pour nos fautes, ou condamnation, mais l'œuvre miséricordieuse d'un Dieu juste et plein d'amour envers ses enfants. Par la souffrance, notre Père céleste travaille nos vies avec patience et bonté pour y reformer, y refaçonner Son image si cruellement déformée en nous par le péché.

Dans la ligne de la grande pédagogie des âmes de la tradition véritable de la Réforme le Pasteur Marcel, dans cette profonde et si simple méditation sur la condition douloureuse des hommes, nous fait, comme en passant, redécouvrir, parmi bien d'autres trésors : le sens pour nos vies de la Sainte Écriture, la différence entre la logique implacable de la science (qui ne peut que constater des réalités inéluctables) et celle, divine, de la Foi, qui ouvre nos intelligences à une compréhension juste de la réalité. Ainsi il éclaire la question si difficile de la liberté de l'homme agissant, ou selon la pente de son péché ou dans la voie de cette vie nouvelle que communique la grâce. Il nous montre la route royale du bonheur des hommes, celle de l'obéissance aux commandements de Dieu. Par-dessus tout apparaissent la beauté et la magnificence de l'œuvre créatrice, providentielle et rédemptrice d'un Dieu Saint qui cherche, à travers nos souffrances, à restaurer en nous la perfection de l'image de son Fils Jésus-Christ.

Ce chef-d'œuvre de théologie pastorale, ce *classique*, comme le décrit le professeur Paul Wells dans sa préface, est introduit par l'évocation de la vie du Pasteur Marcel due à la plume de son vieil ami, le doyen honoraire Pierre Courthial, et se termine par une bibliographie de ses travaux.

Éditions L'Age d'homme, 100 FF, ou 25 CHF, port en sus

## FEED-BACK :

### A PROPOS DE LA SANCTIFICATION « PURITAINE »

Colin PORTEUS  
pasteur à Clermont-Ferrand

J'ai trouvé fort intéressant le dernier numéro de *La Revue Réformée*, consacré à Auguste Lecerf, et en particulier l'étude théologique de Serge Oberkampff. Cependant je trouve que le traitement du thème de la sanctification à la fin de cet article (p. 75), laisse beaucoup à désirer. Il me semble injuste d'accuser les puritains de légalisme, qu'ils ont été les premiers à combattre, sauf en ce qui concerne le sabbat. Peut-être faudrait-il se donner la peine de les lire ! Ce ne serait pas une petite affaire, mais on peut au moins signaler deux livres sur la sanctification écrits au 19<sup>e</sup> siècle par de dignes successeurs des puritains : *God's Way of Holiness*, H. Bonar, Edimbourg 1864, et *Holiness*, Bishop Ryle, réédité par James Clarke en 1956. Le premier était presbytérien et le second anglican. Ce dernier a écrit précisément pour combattre le 'perfectionnisme' préconisé par les disciples de Wesley. On trouvera que l'un comme l'autre, fidèle à la tradition puritaine, et en droite ligne de la Réforme calviniste, combat aussi bien le légalisme que l'antinomisme, auquel j'ai un peu l'impression que la fin de cet article ouvrirait légèrement la porte...

En effet, l'Écriture à laquelle nous sommes censés être soumis n'a rien contre 'la recherche d'une sainteté qui confine à l'héroïsme' ! Les héros y ont plutôt bonne presse, dans Hébreux 11, par exemple. Rien ne sert de ne présenter qu'un seul aspect de la sanctification, si important soit-il, au détriment d'un autre qui l'est tout autant. En effet, je n'ai pas l'impression que Christ et ses apôtres auraient pu souscrire à la proposition que 'le projet de la sanctification n'est pas d'ordre moral' ! Qu'elle ne le soit pas *entièrement*, ni même peut-être *premièrement*, d'accord, mais cela ne permet pas d'exclure son caractère moral incontestable, fût-il secondaire. L'auteur de l'Épître aux Hébreux présente deux aspects

très différents de la sanctification dans 10:10 et 14, et 12:14. Au ch. 10 la portée ne semble pas être loin de la justification paulinienne (cf 1 Co 1:30) : c'est l'aspect objectif, 'une fois pour toutes', que cet article a peut-être voulu privilégié. Mais en 12:14 il s'agit bien d'un effort à fournir qui est d'ordre moral : 'Recherchez (ou poursuivez)... la sanctification, sans laquelle nul ne verra le Seigneur'. Loin d'être un cas isolé, ce sens 'subjectif' semble être plus courant, que l'autre : voir aussi 1 Thessaloniciens 4:3 et 7, où la sanctification est opposée à l'inconduite et à l'impureté, et où elle est donc bien d'ordre moral.

L'Écriture nous invite à embrasser des vérités complémentaires qui peuvent bien paraître contradictoires à une certaine logique trop terrestre. La souveraineté de Dieu dans la salut n'enlève rien à la responsabilité des élus, au contraire, elle l'augmente, car plus on est privilégié, et plus on est responsable devant Dieu. L'élection n'est pas une sinécure ! Et qui nous fera croire que le fait de fumer puisse contribuer à l'efficacité de notre témoignage ? je vous salue bien fraternellement en Jésus Christ.

## AUGUSTE LECERF : BIBLIOGRAPHIE

François GONIN  
pasteur à *Guitres*

En ce qui concerne Auguste Lecerf, je signale qu'il a été le collaborateur du Larousse du XX<sup>e</sup> siècle, en six volumes (Paris, 1928-1933) ; articles signés, généralement très courts :

Anglicanisme ; Article (religion) ; Calvin ; Calvinisme ; Consistoire ; Denier ; Diable ; Dogme ; Église protestante ; France (cultes) ; Grâce ; Jésus-Christ ; Grande-Bretagne (religion) ; Luther ; Mariage ; Protestantisme ; Réforme (Histoire) ; Synode ; Wesley ; Wiclif ; Zwingle.

On peut supposer qu'il est l'auteur de notices non signées. Par exemple : Baxter ; Bersier ; Baptisme ; Arminien ; Kuyper ; Monod ; Armée (du Salut) ; Whitefield.

## AUGUSTE LECERF ET L'E.R.F.

M. VAN WUYCKHUYSE  
à *La Baule-les-Pins*

Calviniste convaincu, d'origine néerlandaise, habitant la France depuis 30 ans, je commençais peu à peu à avoir le sentiment d'appartenir à une espèce en voie de disparition, d'où ma joie de découvrir ces jours-ci votre revue (numéro de janvier, consacré à Auguste Lecerf).

J'ai été baptisé dans la « Gereformeerde Kerk » aux Pays-Bas où j'ai également fait ma confession de foi. Mes rapports avec l'Église Réformée de Nantes (la plus proche) se limitent à l'abonnement au *Lien fraternel* et à l'offrande.

Il y a quelques années une polémique m'avait opposé au principal rédacteur dudit périodique de l'Église, au sujet de « l'affaire Jonas ». Au fil du temps je me trouvais de plus en plus souvent en désaccord avec les points de vue étais. Je souscris entièrement à ce que M. Paul Wells a dit à propos de l'Église Réformée, p. 80. A l'époque (octobre 90), j'ai écrit ceci :

« Lorsqu'on pense à tous ces protestants français qui sont morts à cause de leurs principes et à tous ceux qui, pour la même raison, ont été obligés de fuir leur pays : s'ils pouvaient observer la gentille association humaniste à visage laïc, flirtant de temps à autres, et qui semble en être fière, avec les hommes politiques qui sortent, soi-disant, de ses rangs, mais dont je n'ai jamais entendu le moindre témoignage ou la moindre allusion à Dieu (laïcité oblige...), je me pose des questions. C'est probablement ce qu'on appelle maintenant 'être de culture protestante' ».

Ces phrases, pourtant pas tendres, n'ont provoqué aucun débat au sein de la communauté...

Je dois d'ailleurs vous dire que la « Gereformeerde Kerk » aux Pays-Bas se trouve, à mon avis, malheureusement, dans une situation analogue. Il existe, bien entendu, en Hollande, plusieurs Églises qui se réfèrent à Jean Calvin, mais qui n'ont pas toujours le langage clair de votre revue.

Quoique ma foi ne m'ait jamais abandonné, j'avoue avoir beaucoup de difficultés à retrouver une communauté qui puise dans la seule source de vérité : les saintes Écritures que Dieu nous a données par son Esprit. Seul un retour à cette source pourra faire survivre le protestantisme.

# PUBLICATIONS DISPONIBLES

LA REVUE RÉFORMÉE 33, av. Jules-Ferry, 13100 Aix-en-Provence  
C.C.P. : Marseille 7370 39 U (1)

Roger BARILIER, <i>Jonas lu pour aujourd'hui</i> .....	20,—
John MURRAY, <i>Le Divorce</i> , 2 <sup>e</sup> Edition .....	30,—
Birger GERHARDSSON, <i>Mémoire et manuscrits dans le Judaïsme rabbinique et le christianisme primitif</i> . Adaptation de J.G.H. Hoffmann (photocopies) .....	20,—
Rudolf GROB, <i>Introduction à l'Evangile selon saint Marc</i> , Présentation de J.G.H. Hoffmann .....	20,—
Jean CALVIN, <i>Les Béatitudes, Trois prédications</i> .....	20,—
<i>Sermons sur la prophétie d'Esraïe LIII</i> .....	30,—
<i>L'annonce faite à Marie et à Joseph</i> .....	20,—
<i>Le cantique de Marie</i> .....	20,—
<i>Le cantique de Zacharie</i> .....	20,—
<i>La naissance du Sauveur</i> .....	20,—
<i>Les quatre fascicules sur la Nativité, ensemble</i> .....	60,—
J. DOUMA, <i>L'Eglise face à la guerre nucléaire</i> .....	30,—
Pierre MARCEL : <i>CALVIN et COPERNIC, La Légende ou les Faits ? La Science et l'Astronomie chez Calvin</i> . 210 p. ....	45,—
<i>La Confirmation doit-elle subsister ? Théologie Réformée de la la confirmation</i> .....	20,—
<i>L'Actualité de la Prédication</i> .....	20,—
<i>L'Humilité d'après Calvin</i> .....	15,—
<i>A l'école de Dieu, catéchisme réformé</i> .....	25,—
<i>« Dites notre père », la prière selon Calvin</i> .....	20,—
<i>La communication du Christ avec les siens : La Parole et la Cène</i> .....	20,—
Paul WELLS, <i>Les problèmes de la méthode historico-critique</i> .....	5,—
<i>Le mariage en danger</i> , par P. BERTHOUD, W. EDGAR, C. ROUVIÈRE et P. WELLS .....	20,—

(1) Ces tarifs s'entendent frais d'envoi en sus.



*soli deo gloria*